

incertain regard

la revue

N°16 - été 2018

de la résistance au monde... à la confrontation à soi



Hervé DUVAL, *Emergent*, 2017

JEAN-MARC BAHOLET, HERVÉ DUVAL, PATRICK FURETS, JEAN-PAUL GAVARD-PERRET,
MARTINE GOUAUX, PATRICK GUILLARD, CLAUDINE GUILLEMIN, ALEXIS HUBERT,
NICOLAS JAEN, MARIE-FRANCE LE CABELLEC, BENOÎT LEPECQ, RONDA LEWIS,
GÉRARD LEYZIEUX, CLAUDE LUEZIOR, HERVÉ MARTIN, MICHEL-ANGE MOUKAGA,
THÉRÈSE PALOU, JEAN PERQUET, ROSIE PINHAS-DELPUECH, BABAK SADEQ KHANDJANI,
CLÉMENT G. SECOND, ANAÏS VARLET, KÉTI VASSILAKOU

incertain regard

la revue

Revue numérique semestrielle
www.incertainregard.net

Le comité de rédaction est composé de

Catherine Champolion
Véronique Forensi
Patrick Fourets
Jean-Paul Gavard-Perret
Martine Gouaux
Patrick Guillard
Claudine Guillemin
Marie-France Le Cabellec
Ronda Lewis
Hervé Martin
Gérard Noiret

Les auteurs peuvent faire parvenir leurs textes à l'adresse mail de la revue :
contact@incertainregard.net

Le choix proposé doit contenir un maximum de 60 vers pour la poésie et 8 000 signes (espaces compris) pour la prose, dans un seul fichier au format .docx, avec des marges verticales et horizontales de 4.5 cm, interligne 1.5 cm, en Arial 11. Le titre de chaque texte sera souligné et suivi du nom de l'auteur. Le fichier devra également comporter une notice biographique de l'auteur n'excédant pas 350 signes (espaces compris).

Sommaire

ÉDITORIAL P. 4
Par Patrick Fourets

AUTOUR DE ROSIE PINHAS-DELPUECH P.5/14
Entretien par Martine Gouaux
Texte inédit : *Lettres de souffle et de plomb* de Rosie Pinhas-Delpuech

MISCELLANÉES P. 15/41

Sélection de la rédaction

Plein large. Exil. Jean-Marc Baholet

Un devenir de forêt. Alexis Hubert

Elles sont venues par trois. Nicolas Jaen

Partout. Gérard Leyzieux

Renaissance. Oublier. Coquillage. Ultime. Claude Luezior

Aux Noms de La Vie. Michel-Ange Moukaga

Si le grand tour... Souvent jusqu'à la ferme... Clément G. Second

Brisée des commencements. Anaïs Varlet

La salle d'attente. Il n'y avait jamais tant de bruit dans ma maison. Kéti Vassilakou
traduits par Babak Sadeq Khandjani

Contributions des Chantiers d'écriture

L'œil regardait Caïn. Quand la buse s'envole. Patrick Fourets

L'Eschino d'aze. Patrick Guillard

Maroc nord-oriental. Claudine Guillemin

La marguerite. Ronda Lewis

RENCONTRE AVEC HERVÉ DUVAL P. 42/45
Par Patrick Fourets et Ronda Lewis

CARTES BLANCHES P. 46/55
Carte blanche à Jean-Paul Gavard-Perret : trois critiques et deux textes
Carte blanche à Hervé Martin : Thérèse Palou. Benoît Lepecq

PAGE 99, JOURNAL D'UN LECTEUR *Le temps retrouvé* P. 56/61
Marcel Proust, Amélie Nothomb, Jean Teulé, Pierre Ducrozet, Don DeLillo, Marie Darrieussecq
Par Jean Perguet

NOTES DE LECTURE P. 62/66
Au gré des jours de Françoise Héritier par Marie-France Le Cabellec
Le livre des nuits de Sylvie Germain par Patrick Fourets
Alma de Jean-Marie Gustave Le Clézio par Patrick Fourets
Darwin de Jean-Claude Ameisen par Patrick Guillard

NOTICES BIOGRAPHIQUES P. 67/68

Éditorial

Par Patrick Fourets

Frontières linguistiques

Rosie Pinhas-Delpuech est une migrante naturellement cosmopolite. Elle traduit et écrit en parvenant à rendre un peu de l'importance fondamentale des langues que l'on parle. Son propos se nourrit de richesses culturelles multiples. C'est une invitation à voyager par-dessus les frontières linguistiques en montrant que les mots d'une langue font bien plus que désigner les choses. Cette approche peut (doit) se ressentir comme un souffle chaleureux porté par le migrant en terre d'accueil. A méditer... Et à vérifier par la (re)lecture des romans de Rosie Pinhas-Delpuech, dans l'attente de *Lettres de souffle* et de *plomb* dont nous publions un extrait inédit.

Autre *migration*, celle d'Hervé Duval depuis les Côtes d'Armor jusqu'à la banlieue parisienne. Parcours singulier également qui explique « les émergents ». Un jeu d'apparitions et de disparitions. Par son travail pictural atypique, le pinceau classique souvent secondé par d'autres techniques artisanales, inventives, il crée une langue singulière pour se raconter et nous faire comprendre son univers imaginaire. A voir en exposition absolument.

Proust et sa *langue* de littérature classique sont présents dans *Page 99* en contrepoint de fictions s'appuyant sur les révolutions technologiques et biologiques.

Les cartes blanches sont autant de passeports donnant droit à la découverte de textes originaux — pays à découvrir — aux côtés de ceux choisis par le comité de lecture dont deux poèmes traduits du grec.

Les notes de lecture ont en commun de traverser la frontière de l'ordinaire biographie au sujet des personnes réelles ou fictives, présentées par les auteurs.

«*La langue ne va pas de soi, les histoires ne se racontent pas toutes seules : c'est un peu comme si respirer n'était pas une chose naturelle.*»

Suites byzantines, de Rosie Pinhas-Delpuech, Bleu autour, 2009

Autour de Rosie Pinhas-Delpuech

Entretien avec Rosie Pinhas-Delpuech

par Martine Gouaux

Rosie Pinhas-Delpuech est traductrice, écrivaine et responsable de la collection des lettres hébraïques aux éditions Actes Sud. Elle enseigne également à l'ETL, école de traduction littéraire pour jeunes traducteurs, sous l'égide du CNL. Jusqu'à ses dix-huit ans elle vit à Istanbul dans une famille judéo-espagnole dont le père est francophone et la mère germanophone. Viennent ensuite des études en France puis un séjour d'une douzaine d'années en Israël consacré à l'étude de l'hébreu et à l'enseignement de la littérature et de la philosophie. Rosie Pinhas-Delpuech vit à Paris depuis 1984. Nous nous rencontrons une fin d'après-midi d'hiver, un jour de pluie fine et froide, dans un agréable café du 13^e arrondissement. Elle se consacre en ce moment à l'écriture d'un nouveau roman.

Toute une vie d'études passionnées, de voyages où la littérature et les langues occupent une place centrale. Après un premier roman *Insomnia : une traduction nocturne*, Rosie Pinhas-Delpuech publie une trilogie : *Suites byzantines*, *Anna : une histoire française* et *L'angoisse d'Abraham*.

« En fait je me suis donné le contrat d'explorer chacune de mes trois langues fondamentales. Ce sont les romans de mes langues mais l'ordre de lecture n'est pas important. »

Vous qui naviguez dans plusieurs langues, quel écho peut avoir cette expression « habiter une langue » ?

On peut quitter un pays et pourtant continuer à vivre dans sa langue. On peut d'ailleurs habiter plus une langue qu'un pays. Malgré mes errances, mes migrations, la langue est le socle solide de ma vie. Je veux dire par là que la traduction et tout mon travail littéraire sur mes langues forment ensemble le sol véritable sur lequel je vis.

L'exil, qu'est-ce que ce terme évoque pour vous ?

Lors d'une table ronde avec d'autres écrivains j'ai récusé le terme d'exil dans ma situation. Etre exilé c'est avoir quitté son pays sans pouvoir y revenir. Je suis une migrante, je suis du côté des diasporas, de ceux qui vivent loin de chez eux... J'ai été une étrangère avec l'angoisse des papiers qui manquent, la recherche d'un toit, d'un travail, c'est une expérience indélébile. Et aujourd'hui, même si je suis tranquille, même si j'ai des papiers, je garde une conscience de

la précarité, de n'être pas à l'abri d'un retournement historique. Nous pouvons, nous aussi en France, être inquiets. L'Europe devient populiste. Si nous avons une Marine Le Pen ou un autre de la même famille politique... ! Mes papiers ne sont pas tout à fait comme les vôtres, ils peuvent être récusés, annulés... J'ai une vigilance qui me fait écrire. Je n'ai pas réussi à me fondre dans la masse, c'est cela qui a fait advenir qui je suis, et pourtant, je le répète, je n'ai pas de souci personnellement.

A la toute fin des années 1960 vous partez vivre en Israël. Votre arrivée sur cette terre est comme une naissance. Que ce soit dans *Insomnia* ou dans *L'angoisse d'Abraham* votre enthousiasme est communicatif. Vous apprenez l'hébreu dont vous dites :

[...] c'est une langue biblique certes, intimidante et sacrée [...] mais qui sitôt jetée sur les trottoirs de cette ville [Tel-Aviv] si joyeusement profane et cosmopolite, se teintait de tous les accents de nos errances et tribulations sur cette planète, de nos failles et nos faiblesses, de nos amours, nos déceptions et insomnies, une langue totalement étrangère à tous les habitants de ce pays d'étrangers, presque hostile à force d'étrangeté, mais en même temps familière comme un paysage déjà rêvé, comme l'accent de toutes les grand-mères disparues. (Insomnia, p.51)

Le peuple juif est disparate, Israël est un pays disparate. Chaque fois que j'y retourne, pas aussi souvent que je le voudrais, malgré une tendance inévitable à l'uniformisation, je retrouve cette disparité humaine, elle est encore là ! L'hébreu de la Bible (l'Ancien testament) est très solide. Ces récits sont plein de gens qui ont des failles, il n'y a pas de héros, de messies, de dieux puissants comme dans l'Antiquité. On y voit des personnages faits de « poussière humaine » dans ce qu'elle a de plus fragile. Lacan appelait ça « la clocherie ». C'est cela que je trouve dans ce pays. Il n'y a rien qui se termine bien, nous sommes faillibles. Oui je suis du côté de ce qui cloche. Montaigne, que j'aime beaucoup, était un homme d'épée, il avait réussi sa vie professionnelle, pourtant il se retire. Ses trois essais sont faits de notre humanité faillible. J'écris à l'ombre de cette esthétique.

A cette même époque, vous portez un autre regard sur la littérature : *La littérature se présente comme un outil de subversion, de lecture libre et souveraine du monde. Par sa plasticité, sa forme insaisissable à la première lecture, elle tient tête effrontément au registre plus assuré du discours philosophique. Le tremblé des mots de la littérature rend mieux compte du drame de la pesanteur. Et peu à peu, la lecture qui était une passion intime et solitaire devient un outil de haute précision pour appréhender le réel. Et curieusement dans ce pays où je découvre l'opacité de la lettre et de la langue, la prétendue clarté du français se trouble, j'y découvre des obscurités inattendues qui m'invitent à l'explorer. (L'angoisse d'Abraham, p.173)*

J'ai lu Proust là-bas, à 24 ans, loin du français et de la France. Le fait d'être linguistiquement déplacée, m'a fait voir la littérature sous un autre angle : comme un outil souverain. Mieux que la philosophie, la littérature défait les systèmes, met à nu. J'étais loin de la maîtrise de la langue (l'hébreu), j'étais jeune moi-même et dans un pays jeune, et, du coup, j'ai compris comment les mots et les phrases pouvaient être un outil pour appréhender le monde.

Et la poésie ?

J'ai beaucoup de timidité vis-à-vis d'elle. Je suis symphonique, j'adore l'ampleur de la phrase, j'aime la plasticité de la prose. La vie se présente sous forme de prose romanesque. La poésie c'est un peu comme les mathématiques. C'est d'une abstraction, d'une concision et d'une opacité parfois qui me font peur. J'aime la poésie qui descend dans la rue : Villon, Baudelaire, les poètes russes qui se mettent en musique. La poésie française est trop élitiste parfois. Pourtant le son me travaille beaucoup et j'essaie d'écrire avec la même précision rythmique que la poésie. Mais alors mon modèle est plutôt la musique.

Et puis, il y a votre retour en France — une récurrence dites-vous — il ouvre une crise, vous avez peur d'oublier l'hébreu, vous tombez, en quelque sorte. Votre amie Jacy auprès de qui vous cherchez secours, vous dit : « N'aie pas peur, vas-y ». De quel chemin, de quelle plongée, parlait-elle ?

Evidemment il s'agit d'une analyse ! Je n'aime pas en parler... C'était en fait comme une propédeutique, de nouvelles études, comme si je me reconstruisais de la base, tout autrement. La pratique de la psychanalyse m'a appris à me placer, quand j'écris, à l'endroit d'où ça vient. Comme dans une mine, je descends au charbon, à la recherche de la veine qui nourrit mon écriture... La récurrence ? Une répétition. Pour la deuxième fois je revenais en France, pour la deuxième fois je quittais Israël. De nouveau sans toit, sans travail. Il fallait que cette fois-ci je m'en sorte en transformant ma condition d'étrangère en un atout plutôt qu'un handicap. Pendant cette psychanalyse j'avançais aveuglément dans l'obscurité, je traçais mon propre chemin, bien sûr j'étais accompagnée par quelqu'un qui me rattrapait si je tombais. Il faut un guide – *un sage bédouin qui sait pister d'infimes traces de vie (L'angoisse d'Abraham)* – comme dans le désert du Sinaï où j'étais allée... Pour écrire, on doit quitter quelque chose – *il faut perdre une deuxième fois (L'angoisse d'Abraham)* – c'est une nécessité absolue... J'ai laissé ouverte cette question dans *L'angoisse d'Abraham*. J'ai envie d'écrire un jour sur cette psychanalyse mais autrement que de la façon dont on pourrait s'y attendre.

La traduction vous a sauvée, dites-vous. Dans *Insomnia*, vous avancez pas à pas dans la traduction de la nouvelle d'ltzhak Orpaz, il y a des pages intenses que je trouve magnifiques d'émotion. Traduire est une passion, une nécessité intime ?

Je ne dirais pas une nécessité intime, ce terme me gêne. Ce n'est pas une chose intime. Traduire est péremptoire, une injonction presque. Il faut aussi tenir compte que je n'ai pas de retraite, je dois travailler ! ... Je me suis demandé si j'aimerais ne pas traduire, mais non... Je fais comme Pablo Casals quand il était réfugié à Prades après la guerre civile en Espagne, chaque jour il jouait une suite de Bach et quand il avait terminé, il recommençait. La traduction me met en condition mais elle est aussi l'assurance de trouver chaque matin un texte déjà écrit, apaisant. L'écriture est difficile, elle mène tellement loin, on avance à tâtons devant l'inconnu !

Et le miracle, si l'on peut dire, c'est ce qui se passe pour le français, par la traduction !

Le français cette langue si fière, élégante et sûre d'elle, qui m'avait toujours paru si rebelle et réfractaire à la précarité de l'étranger, se pliait tout à coup sous mes doigts, s'arrondissait et se creusait pour accueillir une autre musique qu'il m'avait semblé entendre un jour dans l'hébreu (Insomnia, p.50) ou bien je construisais à l'intérieur du français un abri précaire pour les mots étrangers (L'angoisse d'Abraham, p.201).

On m'a appris à écrire une très belle langue, mais ce n'était pas moi, j'avais besoin d'y couler d'autres sonorités, modeler mon français. C'était ma manière d'y injecter ce que je suis, pas ma carte d'identité ! ... Les langues s'enrichissent par ceux qui les utilisent, dans la rue et avec les écrivains bien sûr.

Qu'est-ce qui fait qu'à certains moments on a envie de passer de la traduction à l'écriture, au roman ?

Ça vient de loin. J'utiliserais la métaphore du souffleur de textes. Ce n'est pas du côté des langues mais de l'écriture que je suis venue à la traduction. Plus je rentrais dans le cœur de l'écriture d'un écrivain, plus j'avais envie d'écrire moi-même. C'est un peu comme pour la musique ou la danse, quand on entend un morceau magnifique ou que l'on voit un danseur on a envie de faire pareil. Et puis, je n'avais pas ma langue prête, ce n'était pas la peine que je présente un texte à un éditeur, aucun d'entre eux ne m'aurait acceptée. J'ai trouvé ma voix avec la psychanalyse et la traduction.

L'heure tourne, je n'ai pas encore touché à ma consommation... c'est à peine si j'entends que Rosie Pinhas-Delpuech est pressée (elle doit accueillir ses petits-enfants)... une conclusion n'aurait pas de sens... les Suites byzantines s'imposent... les mots turcs et français ouvrent à la fillette des chemins secrets. On devine, on imagine comme ils pouvaient se ressembler lorsque nous apprenions à parler ou à écrire...

J'ai découvert que mon objet était la langue. J'étais fascinée, en quelque sorte. Je me suis regardée comme au microscope, la mémoire m'est revenue. Tout ce que j'ai appris avec Ricœur m'est revenu de manière poétique. Le turc qui avait été refoulé est ranimé pendant l'écriture des *Suites byzantines*. Nathalie Sarraute dans *L'usage de la parole* dit ce rapport au russe et au français. C'est de ce côté-là de l'écriture que je me situe... Je vois s'envoler les mots ! (de ses lèvres elle mime, avec un sourire malicieux).

J'évoque la nouvelle «Ahmet l'éboueur» que je trouve si profonde, pleine d'humanité, de délicatesse, et dont le mot « garip » lui-même, nous remplit de nostalgie.

Ma mère donnait à manger aux éboueurs à Istanbul, ils étaient mis tout en bas de l'échelle sociale. A l'école on nous disait, si tu ne travailles pas tu vas finir éboueur ! A Paris, je me suis renseignée sur les éboueurs, pour être recrutés ils doivent passer un concours !

Le temps imparti arrive à son terme, Rosie Pinhas-Delpuech s'échappe, j'aurais aimé qu'elle parle aussi de ce qui guide ses choix de traductions, notamment de *Tu seras mon couteau* de David Grossman et de *Pour inventaire* de Yaacov Shabtaï. Je terminerai cependant par les mots prêtés à Ahmet l'éboueur, devenu écrivain public de retour chez lui en Turquie, après quelques années de dur labeur en Allemagne :

Parfois quand il écrit le mot gurbet, sa gorge se noue. Gurbet, c'est le lointain douloureux et étranger, la terre inhospitalière, le déracinement, le mal du pays, l'étrangeté. Ça vient de garip, qui désigne l'étranger, celui qui a quitté son foyer, le sol natal, un être à part, marginal, déraciné. Le mot revient souvent dans les lettres qu'il lit, comme dans celles qu'il écrit. Et il s'étonne parfois que le simple tracé de ces six lettres ravive avec une telle force la douleur des heures, des jours et des années passées au loin : « comme c'est étrange, dit-il, comme c'est garip les mots » (Suites byzantines, p.151).

Rosie Pinhas-Delpuech

Lettres de souffle et de plomb

extrait inédit

Ce chapitre est extrait d'un livre en cours, qui s'appellera *Lettres de souffle et de plomb*. Il s'agit d'une fiction documentaire sur un moment dans la naissance de l'hébreu moderne. Au tout début du XX^{ème} siècle, l'un des trois grands écrivains fondateurs de la littérature hébraïque moderne passe quatre ans à Londres et dans ce lieu hautement improbable écrit une des pages les plus mémorables de l'hébreu moderne.

3

Whitechapel

En 1902 et 1904, deux hommes venant de deux directions opposées arrivent à Londres, dans le quartier de Whitechapel. L'un est Jack London, il vient d'Amérique et se rend dans le coin le plus miséreux de la ville où il réside durant un été, déguisé en marin, pour y faire un reportage sur une des populations les plus déshéritées de l'époque. L'autre est Yossef Hayim Brenner, il a fui la Russie après son service militaire dans l'armée du tsar parce qu'il ne veut pas faire la guerre contre le Japon, et se rend à Londres pour émigrer éventuellement en Amérique, ou bien en Palestine, il ne sait pas encore. Il passera quatre ans à Whitechapel, dans une solitude insulaire, et se jettera à corps perdu dans le combat pour une langue, au milieu de la pire des misères.

Les deux hommes auraient pu se rencontrer, s'apprécier, tant leurs regards d'écrivains se croisent parfois, dans un même sentiment de révolte devant ce qu'ils voient. Jack London circulera plutôt parmi les Irlandais, Brenner habitera avec ses coreligionnaires, les deux communautés occupent les cercles les plus bas de l'enfer dantesque que décrivent les deux auteurs.

A cinq minutes de marche du centre, Jack London loue deux chambres : l'une à Mile End Road où il vient de temps en temps se réfugier en cachette, pour changer de linge, prendre une douche, un vrai repas, quand la vie de clochard devient trop dure. Et une autre, « près du Pool, non loin de Limehouse » qu'il partage avec deux ouvriers. Il dort aussi dans la rue, sur un banc, à l'asile de nuit, dortoir public qu'il faut quitter au petit matin, et raconte que sans cette chambre où il reprend ponctuellement des forces, il n'aurait pas pu tenir le coup. Dans ce vaste faubourg en plein cœur de l'East End, dans un quartier sordide, des dizaines de milliers de personnes déambulent dans la froideur de la nuit, raconte London. Plusieurs familles occupent des pièces uniques où

parfois des vivants dorment à côté de leurs morts qu'ils ne peuvent enterrer, faute de moyens. Des petits enfants agglutinés comme des mouches plongent les bras dans une putréfaction liquide, le pavé est visqueux, les rues pleines de cris. «C'est un gigantesque taudis, un lieu impropre à la vie, un ghetto où deux millions de travailleurs s'entassent, procréent et meurent.» Ghetto est un mot générique pour Jack London qui l'applique à tout le quartier de Whitechapel et de l'East End.

Sur ces deux millions de travailleurs, 900 000 d'entre eux vivent dans des conditions illégales. Jack London écoute les conversations de la rue, les pauvres rejettent «la responsabilité de leur condition sur les immigrés étrangers, les Juifs polonais et russes surtout». Sur les terrains vagues de Mile End, des ouvriers anglais se plaignent : «Qu'est-ce que tu fais de cette main-d'œuvre bon marché qui nous vient de l'étranger ? Les Juifs de Whitechapel sont en train de nous couper la gorge ! Ces gars-là n'ont aucune spécialisation, n'ont pas de syndicats, se coupent la gorge mutuellement et ils nous couperaient la nôtre si nous n'étions pas défendus par un syndicat efficace».

La pression des syndicats britanniques, – auxquels les juifs n'ont pas accès – et le Aliens Act de 1905 limiteront l'entrée des immigrés sur le sol britannique. La motion est soutenue devant le Parlement par Lord Balfour, le même député qui, en 1917, fera voter la nécessité d'un «foyer juif» en Palestine, d'une terre d'asile pour ces aliens, ces étrangers, qui posaient problème sur le sol britannique et ne s'assimilaient pas aux good manners, aux bonnes manières, de l'ouvrier anglais.

La présence de 100 000 émigrés juifs à Whitechapel, écrit Peter Ackroyd dans son histoire de Londres, ne faisait qu'accentuer l'exotisme du quartier et comme il se situait géographiquement à l'est, «on l'associa à un autre Est, bien plus vaste, l'Orient qui, au-delà des limites de la chrétienté, menaçait les frontières de l'Europe.» En 1887, avant Jack London, Beatrice Webb, une sociologue déguisée en apprenti tailleur se glisse dans l'East End, observe les Juifs et, dans un raccourci qui agglutine exotisme et Orient, les qualifie «d'Aborigènes de l'East End».

Avec quelques légères retouches cosmétiques, Brenner pourrait bien ressembler à un Aborigène : il n'est pas un chétif enfant de yeshiva juive. Petit, trapu, carré, le nez épaté et fort, la chevelure drue en bataille, il est parti sur les routes dès l'âge de quinze ans, puis il a fait son service militaire dans l'armée du tsar, parmi les paysans et les moujiks, sans se défilier d'aucune tâche. Il a une allure plébéienne, il parle et rit fort, écrit Anita Shapiro, sa biographe. En fait, il veut aller à New York, mais il n'a pas d'argent, « alors il faut que j'aille à Londres, il n'y a pas d'autre endroit », écrit-il au grand poète Bialik qui a financièrement contribué à sa fuite. Dans tout le milieu hébraïsant d'Europe de l'Est, on le connaît déjà. C'est un jeune écrivain de grand talent. Il devrait soigner son style, écrire un peu mieux, dit Bialik, mais il l'aide à chacun de ses pas. Et le 2 avril

1904, Brenner arrive à Londres sans bagages, ni argent, ni adresse où aller et se rend évidemment dans l'East End où il croise un gars de chez lui qui lui propose de partager sa chambre, au 66, Jubilee Street, perpendiculaire à Mile End Road, à deux pas de chez Jack London.

La suite est de la plume même de Brenner qui, dans son hébreu gauche d'Aborigène juif, décrit Whitechapel en 1904, dans cette langue qu'il fait naître au plus près de la modernité, à l'orée du XX^{ème} siècle industriel, ouvrier et capitaliste. Je le traduis comme il l'écrit :

Londres est une grande ville, très grande et obscure, très pleine de rues tortueuses. Ses jours et ses nuits sont enfumés et poussiéreux, nombre de ses gens s'y perdent, affamés et nus, quand ils cherchent et cherchent chaque chose et n'espèrent plus rien. Sur leur dos se dresse un nombre important de personnages très occupés, lecteurs de journaux, coiffés de chapeaux cylindres et transportés en calèche. L'Est avec ses créatures courbées, arriérées, fatiguées et petites ; puis la rue de la banque avec ses énormes marchands, grands, gens de stature, dressés, sûrs d'eux ; et de l'autre, les scribes et clerks, titubants et innombrables.

Et une fois que tu as franchi toutes les étapes légales de l'entrée dans la ville, tu es conduit au shelter dans Lemanstreet et tu es accueilli par un Gewalt ! (oh, misère ! en yiddish). Te voilà arrivé à l'est de Londres, l'endroit d'où monte l'haleine et la moisissure des maisons de sueur, (sweatshops), de tous ceux qui fabriquent des chapeaux et tous les petits commerces juifs, depuis les épiceries jusqu'aux remèdes contre les ulcères des jambes. Un endroit où se décomposent et pourrissent dans la puanteur, comme ces poissons et ces fruits transportés sur des chariots le long des Lanes, où l'on respire un air brumeux, plein et vide à la fois, d'où l'on espère tirer sa subsistance.

Et nous sommes tous ici dans un fog, obscur, fumeux et poussiéreux. Le fog est une vapeur, un brouillard, une chose mystique, sombre, poétique, il est épais, oppressant, humide. Et ceux qui n'ont pas de maison, n'ont pas où s'abriter et quand tu sors dans la rue, tu vois presque les becs de gaz allumés de jour, mais non le coin de la rue. A l'heure du fog, tu ne vois rien à moins d'y mettre le nez et même alors, tu vois de l'intérieur des vapeurs.

Et je reviens sur l'East End dont une majorité des habitants sont nos frères, Bnei Israël, qui y ont formé un ghetto en tous points : ils sont exploités, inorganisés, vivant de débrouille. Le juif est une créature qui se noie dans le crachat et dont le sang n'a même pas la valeur d'un crachat, qui pèse sur tous et d'abord sur lui-même, qui ne produit jamais ce dont il a besoin et qui ne jouit jamais des fruits de son labeur, pour qui tout lieu est un exil et qui n'a pas la moindre volonté d'aller à un endroit qui ne lui sera pas un exil, qui n'a pas sa propre langue, ni de nature qui lui soit proche, qui n'a pas de grands écrits parmi les siens, qui n'a pas de quoi vivre, ni un coin où fuir.

C'est violent et désespéré. Durant tout son séjour à Londres mais en Europe aussi et en Russie, et comme Louis Zamenhof en quelque sorte, Brenner est révolté par la misère, la souffrance, le dénuement matériel et intellectuel de son peuple. «Les Anglais ont leurs traditions sportives, écrit-il, leur littérature contemporaine est superficielle, mais nous autres, juifs de Russie, nous n'avons rien, nous sommes vides. Il n'y a pas d'éducation hébraïque culturelle, pas de littérature, ni de journaux, ni d'art dramatique, juste un sol pauvre où marcher à quatre pattes.»

Et pourtant, c'est pour eux, pour ce peuple de gueux au sein duquel il vit qu'il se battra pour créer une culture dans une nouvelle langue, pour les aider à relever la tête, à ne plus marcher à quatre pattes.



Hervé DUVAL, *Emergent* - 2012

Miscellanées

Sélection de la rédaction

Jean-Marc Baholet

Plein large

Fripée par le vent
la mer sombre au large

Contre les rochers rongés d'ombres
la marée peigne le sable
en jachère

De biais
incisant le regard
les vagues froissent tes pieds enlacés
d'algues squameuses

Embusqué
tu scrutes la ligne frondeuse de l'horizon
tes narines
et ta face tendues
vers d'improbables mirages

Exil

Funambule
je marche sur la ligne de crête
d'une langue
en exil

Vivante demeure
ma chair se terre
entre ombre
et peau

Sur le tronc
le cou s'enracine
et les artères touchent
au cœur

Ivre
faute de recul

Alexis Hubert
Un devenir de forêt

Quand j'avance dans cette forêt, ombre redéployée sans cesse sur des ombres inhumaines, les nuages de la canopée se glissent sous la marche, éclaireurs de mes futures rencontres. Je vois avancer le bruit du vent entre mes pas. A l'orée, un calme glacial sonnait déjà l'appel du dehors par tous les mouvements silencieux. Des entrechoquements de branches font maintenant comme les grouillements d'insectes dans une boue profonde. Vulnérable, proie à la merci de pulsions animales, seuls me guident des instincts de chasse, çà et là parsemés de cris d'oiseaux. Planté ici, déambulant par là, j'évacue tout but et tout repère, à en fatiguer ma propre peur ; une angoisse s'élargit de la nuit et de ses bruits cruellement sans entrailles. Je cherche à ne pas distinguer, pour que mon corps ne se rassure plus et se rapproche lentement, à tâtons, de l'obscurité de ses adresses intimes. Je fuis la lumière artificielle pour mieux observer ces moments magnétiques entre les végétaux. Le vent retombe, l'immobilité reprend quelques droits et la vie s'indiffère encore un peu plus d'elle-même.

Je déplace mon corps dans et par le paysage de mes bribes. Ce sont de sinueux égarements, en suivant du regard ses membres arrachés du tronc mais restés familiers dans leur mouvement centrifuge, comme si je marchais dans les aires de mon propre cortex. À la croisée de deux taillis, un cri lancinant fait entendre son écho, au loin. Des frissons remontent le long de l'échine comme la brise escalade les troncs. Toutes mes marches passées sont reconduites ici : je crains cette présence derrière moi, qui m'accompagne depuis l'enfance, dans mes cauchemars les plus violents ; cette étrangeté la plus totale, bien trop près de moi-même : un double intimentement lié à toutes mes tentatives de devenir. C'est un sursaut composé par le vent, c'est la chute lourde des dernières feuilles de l'hiver. Tout se disloque et se propage ; je tente d'épuiser la prolifération des cercles ouverts. Le passage de notre inconnu se partage toujours plus intimement avec le monde ignorant de lui-même dans ma bouche. Les gouttes de pluie tombent dans un temps vertical ; toutes mes forêts de l'enfance y sont encloses et, de vision en vision, s'éparpillent avant l'impact.

Mais le vent devient plus incisif soudain, quand se trame un désir d'oubli. L'eau calme, cette fois-ci, ondoie ses reflets et la nuit ne dissimule plus ses fragrances. Demeure la petite coulée entre deux galets, où je marche, soutenu par la pierre. Les panneaux n'indiquent plus rien, n'ont jamais rien indiqué. Un amas d'arbres hauts m'aspire vers des mouvements de méduses, de plantes des profondeurs ballottées par des courants abyssaux. Sous les arbres, une flore sous-marine s'étend, une ramification d'algues dans les grands fonds, au sang bleu de poulpe.

Mon œil chasse, toujours, propulsé, se déplaçant au ras du fond, l'effleurant à peine de la pointe de ses tentacules, avant de prendre la fuite par sa poche au noir. La violence de ce tumulte immémorial accélère mon contorsionnement et la versatilité de mes couleurs. Je pense alors que tous mes petits muscles cutanés pourraient se loger dans mon œil, annelé comme un tentacule, pour mieux approcher ma proie, ce réel du moins muet.

Dans le noir presque complet, les rencontres sont d'immédiates vies minuscules qui font tressaillir ; les arbres, eux, imposent leur bruit à force d'user la marche les yeux en l'air. Le cri de l'oiseau semble avoir été rajouté à la partition de la nuit. Mais le son est devenu plus vocal. J'y entends une demande d'espace, ou un avertissement ; j'écoute la négation de son isolement, toujours plus forte, toujours plus longue. Je cherche encore, une fois rentré, des morceaux de paysage perdus dans mon attention. Je laisse passer ce qui de l'émotion verbale va donner corps à mon imagination ; comment mes pas forment entre autres mots celui de ventouse dans la pluie battante de cette nuit, adhèrent au sol puis glissent dans ma voix comme des mollusques.

Nicolas Jaen

Elles sont venues par trois,
par le vent amenées,

puis se sont accumulées,
avec leurs ressacs de vagues,

là, au pied des escaliers,
ces feuilles que l'on dit mortes,

ces reines évanouies.

Elles sont venues par trois,
sœurs de l'herbe caressée,

filles de l'air et du roi.
Plaqueminier au long été,

dont le kaki était la loi,
quel cœur secret caches-tu ?

Le roi maintenant est nu.

Elles sont venues par trois,
la nuit en passant sa main

les a couchées sur le blanc
du papier qui les froisse

en les glissant sur les carreaux,
qui les glisse en les froissant –

et ce stylo fait neiger la nuit.

La nuit prend la ville dans ses bras.
Lune, pupille de chat ;

étoiles, confettis suspendus...
Vous veillez sur tout l'amour

que les reines ont donné aujourd'hui –
sans espérer de retour,
mais se sachant appelées.

Appelées à continuer
leur petit tour de monde

du jardin à la porte
jusqu'à ce que porte s'ouvre

pour entrer dans la maison
frapper le bas des escaliers

en se relevant par instants.

Cet adieu qui les ouvre
à un petit cri aigu –

quand tu marches dessus.
C'était sa dernière vie :

la feuille du plaqueminier
au paradis des feuilles

devient ange de papier.

Le froid, ce méditant,
a ridé le chemin d'un livre d'eaux.

La pluie a tressé des larmes
qui ont gelé au matin.

J'écris à une femme sans nom
sur la vitre sur le ciel

le soleil lit mon poème.

Gérard Leyzieux
Partout

Fougue des jours de tourments
Étendre son corps à l'espace
Meubler sa vie à la course quotidienne
Respirer aux regards de la foule
Et reprendre l'accumulation des lieux
À la senteur des passagers du temps
Étaler sa peur dans le cri
Trouble de la nuit qui nous éteint
Trouble dans la nuit qui nous étreint
Projeter sa parole au monde
Course à travers l'univers des sons
Toucher la fin de la terre et surmonter les limites

Claude Luezi
Renaissance

il faudra bien un jour
que se démaquillent nos regards
où s'agenouillent des esquisses

un jour sans masque ni olifant
un matin de pastels et de lèvres
à peine entrouvertes
quand les miels de traverse
nourrissent et brûlent
nos ombres accroupies

écarteler ce que la rouille
vainement corrode
déplier le doute
et rendre braise
à la cendre trop grise

terre labourée
où gémissent encore
des silences

terre sienne
où reposent
infiniment
nos molles
résiliences

briser
ces couteaux extrêmes
qui se délectent
de leurs blessures

à l'orée des cachots
il me faudra repeupler
nos rêves alanguis

déplier ses paupières
élaguer ses brumes
violemment rendre vie
à ses seins de porcelaine
aux bras lourds de la nuit
dans l'infinie fragrance
de nos gestes inachevés

Oublier

tes énigmes au galop
sans mors ni bride
et ces débris
d'instant fracassés

ne plus piller
ces lambeaux de mémoire
que pulvérise encore
la meule des heures

quand se délitent
nos paumes écorchées
et s'accrochent
de viles déchirures

ne plus suffoquer
à l'ombre maigre de bétons
qui emmurent la fournaise
convoquant nos asphyxies

au pas, la tessiture
de nos voix en chamade
qui hument désormais
les vertiges d'un silence

Coquillage

au moment même
où se déploient
l'intime plénitude

et les noirs de jais
sur tes ambres
à la dérobade

je t'ouvrirai
dans les reflets
d'un ressac

tel un coquillage sacré
où luit la nacre
de tous les désirs

Ultime

Penser à mes chimères
toutes élytres arrachées

Agonie pour poètes sans clés
oracles et druides hermétiques

À l'entaille du destin
mes pages, alourdies de cicatrices
n'ont su étreindre
les tatouages dont la gloire
çà et là pollinise les pistes

Respirer à contre-courant
des stridences perverses
quand il suffit, pour épousailles
d'agiter l'arborescence
de magmas et de bruits

En vulnérables vendanges
voici le moût de mots
que tuméfie à l'automne
un soleil épars

Ardente, malgré le passage
qui s'approche sans cesse
ma main pourtant combat
jusqu'à l'ultime phalange

À la plume, au couteau
et jusqu'à la trame
pour une flaque de lumière

Une fois encore
à la frange des laves

Panser mes chimères
tous poèmes arrachés

I

Simplicité,
secret de l'élégance ;
tel l'embrun de pudeur
soustrait aux bruits des maux

II

Identité,
quête de l'impossible ?
Peau à peau, le totem
est parchemin de soi

III

Sérénité,
en froment d'allégresse
sont les plumes de l'essor
de chaque bravo d'ailes

IV

Intensité,
dans l'aube de la verve ;
Souveraine des saisons
des rêves migrateurs

Clément G. Second

Deux poèmes extraits d'*Encres de songerie*, recueil en cours

Si le grand tour..

Si le grand tour les recousait, ces ailes déportées

aux rendez-vous manqués de paysages ?

– ourlets se recherchant par un pli ou l'autre,
comme empêchés de toujours, mal jointifs,
embrassements n'en pouvant plus de ramener l'épars
à ce qu'eux-mêmes ignorent..

Qu'importerait le point pourvu qu'il soude ?

Le fil serait le souffle long, le corps allant une aiguille,
les piqûres
penser par élancements

sans la douleur à s'enrouer sur la pierraille

mais la feutrée, l'ovale, la diffuse
qui fait froncer les yeux sous la lampe soleil.

Souvent jusqu'à la ferme...

Souvent jusqu'à la ferme isolée survivante

accrochée au coteau des arrêts puis retours
que la placidité masticatoire du troupeau
de vaches même pas déçues dans le pré sec
fait ressortir à contre bleu quand on y monte

Le chien connaît si bien les pauses envisageables
qu'à l'approche il coule un regard oblique
et celui de là-bas, grandi entre portail et meules,
sabre de la queue en humant, sa réponse à l'appel

Un ciel d'entrevision d'autres grandeurs qu'un ciel
plane sereinement, médite aussi sans doute

On le devine aux quelques nuages fous
qu'il laisse lui chiper le soleil au passage
sans un agacement pour les chasser.

Anaïs Varlet

Brisée des commencements

« Éclair où se poursuit la ronde du matin
c'est l'hirondelle elle est blanche
Noir passant qu'en sais-tu »

Joë Bousquet, *La Connaissance du soir*

Aveu liminaire

*Comme une pierre
rassemble ses forces
et les jette en bas de la pente*

*comme le pas d'un homme
qui hésite à passer un seuil
est déjà de l'autre côté*

*comme la flamme d'une bougie
vacille un instant d'inquiétude
et se redresse plus vive*

ainsi j'écris ceci.

L'histoire commence abruptement
au milieu d'un paysage
de toutes les couleurs.

Seule au centre de l'image, une fille
en noir et blanc
s'inquiète

d'avoir perdu quelque chose
comme l'essentiel.

D'un geste tendre, malhabile peut-être
elle essaie de rassembler les couleurs
et d'en faire son vêtement.

Mais ce vêtement
est déchiré

ou bien trop grand pour elle

aussi mon histoire
n'en est pas une

elle se rompt, se déchire
en lambeaux

comme ce vêtement vivant
dont je t'habille

en enlevant le mien dans le noir

Je tire un fil
et c'est tout le bruit des souvenirs
qui vient rouler sur la page
dans le plus grand désordre

au fond de la chambre
il y a la mer – et dans les profondeurs de la mer
un arbre
qui a soif

voilà mon histoire – inutile
d'en chercher l'ordre ou la mesure

il suffit d'accepter
ce que dit la lumière
à chaque soubresaut du chemin

J'écoute battre l'eau du matin
contre la vitre

je pense à l'herbe arrachée
de l'enfance

à ce crime, à cet
accident de lumière
au fond de mon
ventre de fille

d'un coup j'ouvre la fenêtre
et je reçois
les consolations de la pluie et du vent
sur mon visage

Il y a sur le mur
cette empreinte indélébile

il y a dans la poitrine
un désir d'oubli

il y a la pudeur
du geste
de seulement effleurer la beauté
pour ne pas la détruire

il y a la clarté silencieuse
des choses pétries de terre et d'eau

Pour te réconcilier
avec l'ineffaçable

il y a ces êtres rares
qui ne laissent pas de trace

et le vol des oiseaux dans le boucan du jour

Sous l'étoile indifférente
et le nuage lourd

par le lierre et la tramontane
qui me courent dans les jambes

je vais où l'ignorance heureuse
ébauche une éclaircie

Kéti Vassilakou

Traduction par Babak Sadeq Khandjani

Αίθουσα αναμονής.
Ακούω ψιθυρίσματα από δίπλα.
Κάποιος μπορεί να κλαίει, δεν είμαι σίγουρη.

Βλέπω μια γλάστρα με λουλούδια στη γωνία.
Στους τοίχους πίνακες ζωγραφικής.
Μια διαφανής κουρτίνα, απρόσωπη.
Ένας μπλε καναπές.

Τίποτα το αξιοπρόσεχτο.

Εκτός απ' το κουτί που είναι πάνω στο τραπέζι.
Κουτί με χαρτομάνδηλα.
Για τυχόν δάκρυα.
Για τυχόν αίματα.
Είναι ο προθάλαμος του Πόνου εδώ.

La salle d'attente.
J'entends des murmures à côté.
Quelqu'un pleure, je ne peux pas en être certaine.

Je vois un pot de fleurs dans le coin.
Des tableaux accrochés aux murs.
Un rideau transparent et impersonnel.
Un canapé bleu.

Rien de remarquable.

Sauf la boîte qui se trouve sur la table.
La boîte aux mouchoirs.
Pour une éventuelle larme.
Pour un éventuel sang.
Ici c'est l'antichambre des douleurs.

Ποτέ δεν είχε τόσο θόρυβο το άδειο σπίτι μου.
Σφύζει από ζωή και κίνηση,
φαντάσματα, οράματα, σκιές,
λόγια, κραυγές και κλάματα,
η βρύση τρέχει,
κάποιος κτυπά κάτι με δύναμη,
μια φωνή παρακαλά.
Και αναστεναγμοί,
πολλοί αναστεναγμοί
παντού, σε όλα τα δωμάτια.

Πόσο όμορφο είναι τώρα
το άδειο σπίτι μου.

Il n'y avait jamais tant de bruit dans ma maison.
Elle est pleine de vie et de mouvements,
de spectres, de visions, d'ombre,
de paroles, de cris et de pleurs,
le robinet fuit,
quelqu'un frappe quelque chose avec force,
une voix implore.
Et des gémissements,
beaucoup de gémissements,
partout, dans toutes les chambres.

Comme elle est belle maintenant
ma maison vide.

N.D.L.R

La poésie n'a pas d'interdit.

Elle peut parler du temps présent, des incertitudes de la vie, des structures de santé en péril, des médecins grecs qui donnent des consultations gratuites.

Ou des appartements grecs mis aux enchères aux dépens de leurs occupants.

Elle peut parler d'un monde et d'un présent douloureux sans forcer la note, sans faire de grands discours.

D'un monde où chacun se retrouve.



Hervé DUVAL, *Emergents* - 2017

Contributions des *Chantiers d'écriture*

Patrick Fourets

L'œil regardait Caïn

Partage

Un pain de réconfort,
un potage
chaleur
instants forts

pourtant

maquillée en sourires, l'inquiétude.
Le voyageur sans billet

d'accueil

entend le tocsin
Son pas réveille
La rumeur
sombre
des âmes murées dans la crainte et

les a priori
prisons de la

conscience

Quand la buse s'envole

jour de foire
odeurs humides de paille. Sonnaïlle
de glas – les veaux sont promis à l'abattoir – brouhaha de patois
pache du maquignon – top de l'accord

les verres s'entrechoquent
au bistrot de *la Pierre levée*
rendez-vous des cuistres – bélitres – busards
contempteurs, fumeurs de Gitane maïs

accoude au zinc
un paltoquet matois
converse avec une virago –
rencontre de hasard

sur le plateau des suc
aux roches phonolitiques
le foin est en grange. Saison du
peigne sur la myrtille.

Temps de la *courate*
pour galants à sabots. Le souffle de
la *burle* danse leurs *épousailles*
au son du violoneux et du joueur de vielle

Lou tems an bien changeats

Patrick Guillard

L'Eschino d'aze

(Les citations sont de Rabelais)

- « Mi ? Déjà là !
- Tiens ! Luc !
- Mais je ne savais pas que tu viendrais. Tu avais dit que...
- Les grands esprits se rencontrent.
- Attends, tu as un cheveu là. » Il joignit le geste à la parole, chose familière qu'il ne s'autorisait que rarement.
Un vent frais atténuait le soleil qui dardait presque vertical sur le puech.

- « Vous êtes garés où ? On n'a pas vu votre voiture.
- Si forcément... tu l'as croisée, juste après le tracteur et la citerne sur le seul et unique chemin. Tête de linotte, toujours dans la lune.
- Tu sais, le paysage est superbe, tous mes sens sont happés par les blés à peine mûrs et les odeurs portées par le vent. Mes pensées...
- Tu ne changeras jamais. Toujours dans ton monde. Arrête ton lyrisme. Bien sûr que j'ai posé la voiture. Tiens, Chloé est en bas du puech à chercher des fossiles, dans la ravine. Mais cela fait longtemps qu'il n'a pas plu.
- Oui elle ne trouvera rien. Il faut que les pentes du mamelon soient lessivées et révèlent les veines. Maintenant avec les touristes, le coin est connu des boutiques ; ils les revendent.
- Tu fais fatiguée » risqua Luc. Mi avait comme d'habitude le teint pâle, blanche comme un cachet d'aspirine ; sa peau ne prenait pas le soleil, au mieux une petite coloration rosée. Seule une Japonaise aurait pu apprécier. Ce qu'elle n'était pas.

Quelques siècles plus tôt, femme à la cour de Louis XIV, elle aurait pu égaler les aristos qui d'une ombrelle se protégeaient des ardeurs du soleil. Etre bronzées, halées, signifiait venir de basse extraction. La conception de la beauté change.

- « C'est le travail, l'année accumulée » répondit Mi.
- « C'est beau, hein ! » Chloé sautait en l'air, tout sourire, manquant de débouler au bas du puech. Elle lorgnait les coulées de marne et ses hypothétiques fossiles.
- « Oui », confia Mi, « regardez au loin : la lumière vibre, l'air vit, chaud, tellement brûlant que l'horizon et les monts voisins tremblent.
- Ici je n'ai pas besoin de mes lunettes, un vrai tableau impressionniste », balbutia Luc. « L'espace est vaste, ondulé sauvage. Avec ou sans binocles ce monde est flou des vibrations de la lumière.

Et je viens de comprendre.

Cette histoire qu'on nous racontait petits ! **Letschindaz** :

Tu sais, Gargantua traversant le Lozère à la poursuite du diable. Il s'est un moment assis, pour vider ses sabots. Chaque tas a formé un puech.

Oui bien sûr, Letschindaz c'est du patois, du cévenol, c'est l'échine de l'âne, le dos de l'âne et ça doit s'écrire l'Eschino d'aze !

A l'oral je n'avais pas réalisé, pour moi c'était un seul mot. On parle vite, on ne sépare pas les mots et...

- Attends laisse-moi écouter le vent j'ai envie d'être seule... Et il y a des variantes à ce conte. Avec ou sans diable », avertit Mi.

- « Chloé, regarde ! Le vent est tellement fort que si je hausse les bras je peux me pencher en avant, il me porte. Comme une voile avec mon K-way, je suis sûr que même penché un peu plus, un peu plus encore, je tiens debout, tu vois je peux m'incliner. Ça y est une poussière dans l'œil. Rhaa.

- Tu perçois comme les blés ondoient sous le vent. Regarde-les, jaunes, fluctuant comme une vague ! Et là les orangés avec ce soleil qui tombe maintenant un peu... » cria Chloé, des petits fossiles dans ses mains tendues.

« Regarde ma récolte... des Ammonites, des Bélemnites. »

Luc la rejoignait.

- « Attends je ne t'entends pas il faut que tu te rapproches. C'est fou, ce vent assèche tout, regarde là-bas, tu reconnais c'est...

- Quoi ?

- Non rien, j'ai cru voir une ombre immense, une forme humaine se détacher sur l'autre puech.

Mais observe les pins sur l'Eschino d'aze, le seul endroit arboré. Au-dessus un aigle royal : que fait-il à cette heure ? Un gardien ? Il veille sur les esprits. J'aimerais venir plus souvent ici et puis marcher, cheminer au rythme des blés et des masses de granit, errer jusqu'à ce que mon corps fatigue, jusqu'à ce que la lassitude s'installe dans mes muscles ; que l'eau en devienne goûteuse comme le vin.

J'aimerais avancer jusqu'à retrouver le ruisseau qui cavale là-bas et se glisse entre les blocs pour former une cuvette.

Tu vois, me tremper dans l'eau glacée. Sous ce soleil, je suis sûr que c'est faisable. Et puis, sentir la poussière se coller au visage, se mêler à la sueur qui en séchant tire sur la peau.

- Ça va le poète pouet pouet ? » rigola Mi.

- « Ouais j'aime ce coin il m'apaise et me nourrit. Ça me lave de mes soucis.

J'ai envie de rester, d'écouter le vent souffler, d'attendre le froid du soir et le ciel noir puis blanc d'étoiles pour enfin espérer le nouveau soleil montant qui fait flamboyer le matin frais.

Je passe ma vie enfermée. Je passe d'une petite boîte à une boîte plus grande. Je ne vois pas le ciel. Quand je rentre, les nuages, la pollution ou encore la souillure lumineuse de la région parisienne suffisent à m'ôter ce spectacle d'une simplicité grandiose.

Là-bas le jour semble gris. Et puis la fatigue aussi.

Dès septembre pluvieux la lumière paraît moindre, et quand arrive octobre je me lève avec la fée électricité puis rentre dans mon HLM sous le flux des lampadaires.

- Arrête tu vas me faire pleurer », déclara Mi.

- « Tu crois que c'est une vie ? Tiens, là-bas, le paysan, ce point dans le champ est plus vivant que moi. Tous les matins il voit ce spectacle.

- Sous la pluie aussi !

- Sous la pluie et la neige aussi.
- C'est pour ça qu'ils partent. » lança Mi.
- « Vivre ici c'est dur, ça ne nourrit guère. Rappelle-toi La Fage et son clocher à peigne. Le clocher des tourmentes en hiver. Qui peut y vivre maintenant ? Combien de vieux garçons ? Ce n'est même pas indiqué sur Google Maps.
- Tu as raison et pourtant ! Gargantua était libre. Il parcourait ces étendues. Son nom est partout inscrit dans ce sol. Et son rire désarçonnait toujours les pédants, les intégristes », lâcha Luc.
- « Je sais, le rire est la meilleure arme. Ce géant n'est que le héros de papier de Rabelais », lança Mi.
- « Il est sa pensée. La marche libère l'intelligence surtout dans ces vastes horizons bleutés. Quand je vois ces rais filtrer à côté des lourds cumulus sur le puech de Mariette et l'Eschino d'aze j'ai envie de parcourir le mont Lozère. *"Le temps mûrit toutes choses ; par le temps toutes choses viennent en évidence ; le temps est père de la vérité."*
- Je n'ai pas envie de rentrer la nuit avec cette route calamiteuse », s'exclama Chloé. « Il faut partir. Flo, Fa, Germinal, allez les enfants vous venez !
- Laisse-moi du temps », implora Luc, « je fais mes réserves de bonheur.
- Oh là là ! Monsieur fait des provisions. Non mais regardez-le », déclarèrent de concert les deux jeunes femmes.

La petite caravane s'égreña jusqu'aux lointaines voitures. Les ombres s'allongeaient maintenant et Luc s'emplissait encore les poumons des odeurs alentours.

Il cueillit trois tiges de blé à poser derrière le pare-brise avec son téléphone trop intelligent :

- « Je reste cette nuit. Je prends le sac de couchage. Je veux voir les étoiles. *"Jamais je ne m'assujettis aux heures : les heures sont faites pour l'homme, et non l'homme pour les heures"*.
- On reste aussi » lancèrent Germinal et Fa.
- « Une autre fois, promis ! » rectifia Luc, en voyant l'œil désapprouvateur de Mi et Chloé.
- « Oui *"retournons à nos moutons"* » dit Chloé.

Le lendemain, réveillé dès trois heures par le froid qui traversait son mauvais couchage, il surveilla l'aube. Le dos lui faisait mal.

Il but « à pu soif » au ruisseau puis partit à la recherche de l'ombre gigantesque de Gargantua perçue la veille au-dessus de l'Eschino d'aze ; la tombe de Gargantua – dit-on.

Dans Ses pas il sentit le vent porteur de voix lui nettoyer la caboche. Des germes d'idées saines s'y déposaient déjà.

Je m'en vais *"rompre l'os et sucer la substantifique moelle [...] Croyez-le, si voulez ; si ne voulez, allez y voir."*

Bien des mètres plus bas, dans l'aven de Malaval, sous le puech, le diable dansait en se cognant aux stalagmites excentriques.

Claudine Guillemin

Maroc nord-oriental

Nous sommes sans nouvelles du gardien de phare
Sa menthe, les olives, le fromage au miel
Nous sommes sans nouvelles du bakal de Nador
Du marchand de coriandre à farcir les sardines
Des filles qui chantent la jarre sur la tête
Près des plages fossiles au Cap des Trois Fourches
Dans l'odeur des figues, du vent doux sous les pins

Nous sommes sans nouvelles de ceux d'Kariat Arkmane
Les épaves rouillées remplacent les flamands
Nous sommes sans nouvelles des fellahs de Ben Tieb
Falags à sec, badlands, terrasses démolies
Nous sommes sans nouvelles des pêcheurs sans barque
La mer mange la côte, le sable gagne aussi
Mirador, barbelés, c'est le lot des migrants

Et pourtant
Présents là en mémoire ou ombres sous les toiles
Rien n'effacera le goût de ce temps-là.

D'après le poème *Sans nouvelles* de Jean Mogin

Ronda Lewis

La marguerite

Flashback d'un samedi
Il y a quelques années,
Ou bien il y a quelques décennies.
Un champ de marguerites
Brillant dans la lumière chaleureuse du mai.

J'en ai gardé une pour la placer
dans un album
J'avais compté ses pétales...
Passionnément avant de
L'entourer des photos dans
Mon livre d'enfance
Un moment joyeux, paisible
Ordinaire.

J'ai retrouvé l'album aujourd'hui
J'ai découvert
la folie douce des grandeurs
chez les petits, et entre les pages
Pas une marguerite – une pâquerette
J'imaginai les pétales
Maintenant trop petits pour compter
Alors l'esprit adulte a fait appel
à Fibonacci et j'ai choisi
Le chiffre huit, pas assez
Chez le fleuriste
J'ai commandé un bouquet
De cinquante-six

Placées partout
Dans des vases
Par terre
Un champ de fleurs
Prêt à accueillir mes invités
Au milieu – une carafe de Margarita
Jean et Susanne, un verre à la main
Soulevaient haut leurs jambes

Des gambades
Entre les pétales
Qu'ils comptaient... à la folie
On a pique-niqué au sol frais
Un rire chaleureux retentit.



Hervé DUVAL, *Emergents* - 2016

Rencontre avec Hervé Duval

Par Patrick Fourets et Ronda Lewis

Hervé Duval n'est pas un artiste classique. C'est plutôt un artiste à la "marou'fleur". Le mot est peut-être inventé, mais Hervé est un mélange d'artisan-artiste-inventeur, il faut donc une nouvelle description. Si le spectateur se concentre sur l'image du tableau devant lui, Hervé voit également l'interaction entre les différents éléments – autant matériels que picturaux. A partir d'une technique de peinture sur papier, Hervé utilise pour ses réalisations des outils de bricolage, comme la ponceuse, et des matériaux comme des épaisseurs d'affiches publicitaires. Son inventivité, sa manière de sortir du cadre classique de réalisation picturale, rejaillissent sur son travail et créent un tableau vivant et dynamique, voire mystique : les émergents, un terme qui décrit sa philosophie technique ainsi que les formes qui se dégagent du fond de la toile. Nous avons eu la chance de passer un après-midi avec Hervé dans son atelier au premier étage du Fort de Cormeilles, un fort du 19^{ème} siècle, au milieu d'un terrain emmuré, enneigé, loin du bruit citadin, un espace partagé avec d'autres artistes... et des poules.

L'art vient à sa rencontre dans un village reclus des Côtes-d'Armor, où ses parents tiennent une boulangerie. Il y a souvent beaucoup d'invités à la table familiale. Viennent s'y asseoir deux artistes qui lui parlent et partagent leurs expériences et leur vision d'une autre façon de voir et de vivre.

Périodes de doutes et de vie professionnelle pleine de rebondissements l'amènent par jeu de rencontres, à l'étude de l'histoire de l'art en complément de son travail artistique personnel. Il définit quatre périodes de créativité distinctes. Celle des primitives, puis le travail de quadrillages effectués à la plume de goéland, ensuite une transcription personnelle des « indulgences » – pratique chrétienne du Moyen Âge – enfin, lors de la quatrième période, un travail qui dure une dizaine d'années sur « Les émergents » dont le cycle s'achève.

Vous avez dit que vous travaillez sur plusieurs tableaux en même temps ?

Je suis obligé en raison du temps de séchage de la peinture à l'huile. Ma technique nécessite un séchage entre chaque couche. Les rouges et jaunes prennent beaucoup de temps pour sécher. Je travaille toujours sur plusieurs toiles à différents niveaux d'achèvement, je les mets au sol, ce qui me permet d'interagir plus facilement avec le support. Aujourd'hui ce n'est pas un bon exemple parce que j'ai dû ranger pour une porte ouverte le week-end prochain. Je viens de terminer une série, les derniers tableaux sont au bout là-bas. Voici

le dernier que je viens de maroufler (maroufler : technique où on utilise une maroufle pour chasser les bulles d'air pour une adhérence à 100% lorsqu'on colle un papier sur un support).

Voici le type de papier que j'ai récupéré chez un imprimeur (il nous montre une grande feuille, presque du carton, un essai balancé par l'imprimeur). J'aime l'idée d'un éventuel effet de palimpseste.

La surface de tes tableaux offre une texture intéressante. Par endroits, on dirait presque l'écorce d'un arbre, puis ailleurs une surface lisse comme une pierre, ce qui ajoute un jeu de lumière sur la surface. Pouvez-vous expliquer votre technique ?

Je peins sur du papier dit « couché » car il est couvert d'une couche de calcaire (kaolin) qui protège les fibres. J'y mets une couche de peinture puis je couvre le tout avec une autre feuille et je les laisse reposer. Quand j'enlève la feuille, la peinture réagit et crée des formes fluides qui deviendront les premiers éléments. Après chaque couche de peinture, je ponce, j'enlève, je protège avec un vernis, puis une autre couche de peinture. Petit à petit, une couleur imbibe et entre dans l'autre, y inclut le calcaire... il y a des formes qui émergent, d'où le nom donné aux séries : « Les émergents ». Le jeu de reflets donne une profondeur à la scène.

Alors vous n'êtes pas un peintre abstrait ?

Je suis loin du réalisme comme vous le voyez, mais le corps est toujours présent, plus ou moins lisible et je cherche une idée d'espace. J'ai commencé par la peinture figurative, puis très vite je me suis intéressé aux arts primitifs, amérindiens, océaniens, africains... et cela m'a fait reconsidérer le rôle de la peinture, non plus rendre le visible mais rendre visible comme le préconisait Paul Klee.

Comment vous décidez-vous sur une série ?

C'est souvent un accident, un truc que j'observe et je me dis, tiens c'est intéressant. Ici c'était une série où j'ai commencé par tout recouvrir pour partir en recherche du visuel caché, le découvrant carrément avec la ponceuse. Un soir, par un accident heureux, j'ai découvert cette technique qui m'a ouvert à un nouveau rapport avec la matière. J'essaie de rester à l'écoute des matériaux. Il y a de l'épaisseur. Si vous touchez là, il y a du grain. J'utilise une peinture que je fabrique moi-même avec de la poudre de marbre pour donner du corps à la peinture. Cela aide la peinture à ne pas s'affaisser quand je travaille sur la surface.

Ici on voit un être humain qui peut être aussi, un oiseau – et il danse – une présence joyeuse à la scène. Il semble se promener ou découvrir quelque chose que nous ne voyons pas. Peut-être que c'est nous qu'il découvre, le spectateur ! En tout cas, nous sommes face à un moment d'existence. Pensez-vous à une histoire quand vous peignez ?

Non. J'évite ce genre de filtre, mais j'y pense une fois que je l'ai fait. Un dessin me donne le départ, je suis en semi-automatique et j'essaie de rester dans cet état, alors je finis très fatigué après une séance. Je travaille avec la musique au casque, parfois sans regarder le support, c'est un état d'hypersensibilité. Je dois rester ouvert à la découverte au risque de la couvrir ou de l'effacer.

Dans la bande dessinée japonaise, les graphistes ont une case, ou une vignette, une image délimitée par un cadre, où ils dessinent un moment dans le temps, un état d'être qui donne un ton ou un sens au personnage ou au moment. Parfois vos tableaux semblent exprimer ce même moment « hors temps », ou plutôt, « hors histoire linéaire ».

Je ne sais pas si cela répond à votre question, mais un soir, quand j'habitais en Bretagne, en 96, je me baladais au bord de la mer et j'ai ramassé des plumes de goéland que j'ai taillées. Je voulais voir l'effet produit en les utilisant avec de l'encre. Je rentrais et je commençais à faire des lignes horizontales et verticales. Il n'y avait rien de préétabli, de préréfléchi. J'étais intrigué et ça a duré pendant dix ans. Il y a aussi ce corps qui ressort toujours, qui s'exprime, qui danse, parfois fracturé.

Vous êtes aussi professeur d'art plastique...

Je suis professeur depuis une vingtaine d'années. Peintre autodidacte, j'ai commencé des études d'Arts Plastiques à l'Université Paris VIII à 27 ans. Cette université acceptait les étudiants non bacheliers et j'y suis resté quatre ans, étudiant l'histoire de l'art avec des professeurs passionnants comme Pascal Bonafoux, Jean-Luc Chalumeau, Giovanni Joppolo... J'y ai découvert la gravure grâce à Yoha Milshtein et Zhang Jun. Judith Wolfe, professeur de peinture, m'a donné confiance en moi.

Le diplôme obtenu m'a permis de passer le concours pour devenir professeur et depuis je partage mon temps entre mon atelier et le collège.

C'est marrant, les gens ont souvent l'idée reçue qu'il faut se servir d'un pinceau et de matériaux chers. Dans ma pratique et avec mes élèves, j'expérimente avec toutes sortes d'objets, les moyens du bord ! Parfois les vieux matériaux, comme une plume de goéland, un morceau de bois... mon doigt ! Tout offre un rendu différent. Comme j'ai dit à un élève, « l'inspiration ne vient pas à celui qui attend », il faut aller en avant : expérimenter, taire le filtre qui juge, rester au guet.



Hervé DUVAL, *Emergent* - 2017

Cartes blanches

Carte blanche à Jean-Paul Gavard-Perret

Cendres Lavy dans les plis

Cendres Lavy, Palais de Tokyo, 16-18 mars 2018, Paris Ass Book Fair – et Maison Dagoit, Rouen.

Dans les œuvres plastiques de Cendres Lavy les corps flamboient par ce qu'ils donnent et jouent dans divers types d'échanges. Ils évitent toute annihilation physique et en conséquence mentale. La figure féminine – souvent nue – se répand et s'épanche en tant que sujet de désir et parfois objet de domination. Mais elle transgresse autant la puissance du mâle que tous les édits de chasteté.

Les femmes affichent leurs prestances, leurs formes généreuses et leurs forces d'exception. Parfois elles les dissimulent sous le strass. Mais c'est un piège de la puissance qui toise la mollesse des mâles. Cela tient d'une jouissance. Néanmoins le centre des mystères n'est plus le dévoilement du « phallos ». Soulever le rideau ou le voile ouvre sur un chaos coloré où la démons refuse le masochisme et la passivité.

Il se peut même qu'à l'heure de la sieste la gorgone orgiaque s'accroupisse sur le sexe dressé des dormeurs. Elle devient même la sphinge qui vampirise les endormis. Ses caresses libidinales, temporelles et causales ignorent la morale qui voudrait les limiter. En usant de son érotisme charnel pour élever le désir, la femme s'offre à elle-même la volupté sans même déranger ceux qui poussent des cris d'orfraie.

C'est donc bien là la naissance de Vénus et qu'importe si les rêveurs ont pour maison leur passé. Au contraire même. L'artiste leur rappelle que leur plus obscur passé est dans l'origine invaginée. Si bien que le dernier des « amorphos » ne peut qu'être réveillé à l'insu de son plein gré. Il y a soudain deux corps qui se mettent à parler sinon le langage de l'amour du moins celui du plaisir. Le sexuel se manifeste en tant que dilution de l'incomplétude dans la violence de l'acte et pour le plaisir. La monstration des organes en devient la preuve irréfutable. L'existence reçoit son sens, sa vérité et sa réalité loin d'un fondement supérieur.

La femme quitte la terre mouvante, le sable et la nuit accrochés aux mythologies du féminin pour trouver le roc, l'argile et le soleil. Elle existe pleinement et foule une terre ferme. Plus besoin d'attendre d'un tiers et à chaque instant une nouvelle confirmation de son existence. Voir et montrer permet tout empêchement à la contestation de son existence.

Cendres Lavy retrouve les ressources de la nature inaliénable de la femme. Elle la re-légitime, sort de la culpabilité que les hommes ont accordée à Eve. L'artiste rend la vie plus réelle. Elle lui donne son passage. Mais ses images de couples rappellent aussi que l'on n'existe pas que par soi. Un être ne peut pas conquérir le droit d'exister sans le secours d'un autre, qu'il et qui le fait exister. D'où le rôle de « l'avocate » Cendres Lavy. Par ses « plaidoiries » visuelles elle intensifie la réalité des existences et lutte en faveur de nouveaux droits des femmes. Car c'est bien une question de droit. Mais cela reste plus que jamais la question de l'art : par quels « gestes » instaureurs les existences parviennent-elles à se « poser » légitimement ?

L'incertitude des corps simples selon les Sœurs H

Les Sœurs H créent des installations vidéos et sonores. Isabelle est vidéaste, Marie pratique l'écriture dramatique. Elles mixent leurs arts au sein de montages narratifs hybrides entre les arts visuels et la forme scénique. Leur sujet en est la transformation et les expérimentations sur les incertitudes identitaires, leurs tentatives, leurs échecs et le rêve d'un avenir à soi.

Les deux créatrices décalent la réalité ; l'image avec inserts, le son imposent un univers particulier comme dans « Même dans mes rêves les plus flous tu es toujours là à me hanter, Jean-Luc » ou « Je ne vois de mon avenir que le mur de la cuisine au papier peint défraîchi » et récemment « Tumulte ». Cette proposition situe parfaitement les recherches des deux créatrices au sein du passage trouble entre l'enfance et l'adolescence et l'interrogation qu'il suscite.

Inventant leur propre grammaire visuelle et sonore les Sœurs H montrent et font entendre ce qui sourd et jamais ne fait surface au sein d'un univers tour à tour, proche et lointain. Il s'agit d'inventer le regard. De glisser à la surface des volumes. Sans rien expliquer ou revendiquer mais à travers la cloison fragile et transparente du réel, s'immisce une vision qui permet d'atteindre le fond du lisible en brouillant toute structure du discours par enjambements et ruptures selon une expérience du temps, de l'espace, de la mémoire. Et ce au sein d'une théâtralisation d'un sens à peine formulable.

De l'incompréhensible l'œuvre présente une nouvelle expérience inaugurale de la lisibilité là où créer devient l'apparition des germes d'un sens à venir là où l'image reste celle de l'inachèvement cher à Blanchot dans un travail où l'« à peine, à peine » (Beckett) travaille les tréfonds de notre esprit dans une forme d'oblitération consentie mais qui ne se contente pas de la négation – bien au contraire.

Les idées « Forte »

En forme d'hommage aux albums du groupe Deerhoof, dont le titre de son livre est un « à peu près », Frédéric Forte crée un acquiescement insolite au monde qui se dérobe ou qu'il faut éclaircir. Par tous les angles du livre il s'agit d'appriivoiser la surface du réel et la percer par déplacement de l'objectif de langage poétique. Le poème crée une fiction sèche. Une nudité nouvelle voit le jour avec avertissement à son vacarme. L'image (poétique et à la fin visuelle) retient dans la dispersion de poussières narratives.

Au besoin le livre avance par « découragements ». Mais – Zorro ou non – l'auteur zèbre le discours, page après page. Il progresse à travers la musique. En morceaux. Le texte plie et déplie, pend, se repent. Pas à pas « Lapinou grandit ». Jusqu'à ce qu'en fin de texte les pensées aillent par deux et se doublent de vignettes. Chaque partie de *Dire ouf* devient une scène. Le corps en sort. Un détournement musical est là pour effacer la douleur. Existe l'éloignement de la proie pour l'ombre de manière ironique – avec en sus l'apprentissage de l'énigme par attention à l'infime comme au slogan, qui le dénature.

En période de creux et de vieillie, loin des visions archaïques, le texte devient cavalcade. S'y effectuent de grands moulinets « dans le style Pete Townsend » – les amateurs de la musique rock et des Who comprendront – et c'est ce que rappelle l'auteur. Hertzien, le poème transmute la musique en texte, met « un truc dans le machin ». Et qu'importe si dans le jardin de l'être il pleut : dans la maison du livre il n'en va pas de même. Le lecteur, pieds mouillés, s'y sent bien.

Dire ouf, de Frédéric Forte, P.O.L éditions, 2016

Le secret

Écrire t'écrire est trop souvent et paradoxalement au-dessus de mes forces. Reste le trajet du noir sur page blanche. Le Silence en sera le terme – mais la voix ne renonce jamais. L'entends-tu encore ? L'entends-tu à l'heure où tu sais tout du silence et du reste ? Certes un jour les voix croisées cesseront. Mais peu importe. L'un de nous ne sera plus là pour le savoir. Les mots soudain ne sont plus affaire de peau, de « peurnographie ». Ils sont déjà moins que des fragments, guère plus que des escarbilles. Au bout du bout : pas d'autres choix que de se taire.

Sur la terre noire des talus où au printemps vrombit le violet des iris. Qui parle encore au sein de notre silence ? Ce qu'il y a d'élémentaire est ruminé loin de rognures. Il y a cette ascèse où le corps tente de soupirer pourtant jusqu'à l'obscène.

Toucher ainsi à ce qu'on cherche : mais qu'en est-il de l'issue ? Écrire – t'écrire – n'est donc plus – fatalement – mettre de l'ordre, mais entrer dans le silence

au moment de la plus grande fatigue, à cette « croisée » impossible de nos chemins.

L'encre, comme l'eau, a encore parfois envie de courir, de partir en filet : mais il faut comprendre que tout se joue ailleurs. Dans l'écriture rien ne coule « de source » elle est la perte qui ramène – toujours – en son noir profond une respiration. Soudain la lune devient un soleil noir, un soleil qui par pudeur se cache. Il y va encore d'une dérobade au moment de la plus grande retenue.

Reste cet appât de la vie : l'écriture le lance et à la fois le récuse. Je remonte l'histoire – du moins ce qu'il en reste. Je scrute l'absence à laquelle l'écriture renvoie en absence de matière propre comme essence même de la matière-à-dire. C'est là. En noir : sans quoi qui creuserait la peur ? Il est sa vibration. Il porte en lui le désir et le silence en écho.

Voir dessous ce qui arrive, ce qui reste : le nécessaire dégorgement de ce qu'on garde en soi. L'absence est aussi la matière à dire. C'est là, ça n'a jamais été. Faille et présence. Trou du silence que l'écriture ne peut jamais combler : elle en dessine au mieux parfois le rebord. Face au fantasme de réalité surgit cette fiction noire, dure. Paradoxalement « avec » toi je ne suis hors du monde : je suis dedans. Face au silence, face à toi.

Les Femmes de Madame Edwarda (Hommage à Bataille)

Par les séquestrées de Madame Edwarda gainées de latex près du caniveau de la rue Saint-Denis, monte la musique de l'orgasme des mâles. Leur prestidigitacion rend leurs derviches tourneurs.

Réduites par le commun des mortelles au rang de butineuses de foutre, les péripatéticiennes par leurs fellations pourpres font d'elles les héritières de Marie Madeleine.

L'angoisse qui rend le phallus inerte est rompue. Soudain sur la bouche de l'Histoire Sainte se prolonge par les flemmes de l'imposture des mâles qui demandent aux femmes l'agilité d'un fakir.

Dans la rumeur du bordel, se gravissent pour elles les quatorze étapes du chemin de croix. Car Madame Edwarda attire les laquais de Dieu et les transfusés de la foi. Ils se méprennent autant sur leurs officiantes que sur le peu qu'ils sont. Mais il n'existe pas de repos pour les prêtresses : juste le rouge et le noir, la blessure et le spasme, la beauté montée sur talons aiguilles, les tailleurs de larmes, et les cils en râteau pour jardiner les nuages afin d'oublier ce qui se passe ou ce qui semble n'avoir pas d'arrêt ni concevoir de terme.



Hervé DUVAL, *Emergents* - 2010

Carte blanche à Hervé Martin

Thérèse Palou

Poèmes

L'homme, funambule de chair et d'eau
au balancier de nuages et de temps,
face à de telles évanescences,
dresse pyramides et mausolées.

Ses rêves d'immortalité jonchent
la terre et l'histoire de cadavres.

De ne pouvoir se penser
fragile esquisse toujours ébauchée,
en quête incessante,
il brise les battements de son âme
et détruit les infinis qui l'habitent.

Chanter et célébrer couleurs,
horizons,
pans du ciel et arpents de terre.
En faire jaillir rythmes et harmonies aussi fugaces
que les étoiles filantes
qui disent leur éclat à l'instant de la mort.

Laisser l'eau couler et les nuages filer,
ne retenir
ni le vent
ni le temps.
Et de la vie et de la mort,
savoir tout ignorer.

Fêter les moissons accordées
et continuer le chemin.

La rondeur des épaules,
l'enfant encore à l'orée de la femme,
ce rire filé
sous les doigts blancs ;
l'exquise flexibilité de la nuque.
Traces de seize ans, si vite éparpillées.

Du battement de tes cils à la danse tourbillonnante,
pieds nus frappant le sol, le temps au rythme de ton corps,
gerbes d'or,
parler aux étoiles.
Vertiges singuliers au cœur d'un universel cosmique.
A portée de cœur
le temps se dénude en fulgurances.

Dès l'aube
tôt levée,
elle rêve.

Elle pose
le silence
entre
cinq pétales
et
quelques notes

Elle oublie la pagination du temps
et les appuis de l'espace.
Son chant recèle d'éphémères épiphanies.

Aller ramasser le ciel avec des mots,
en revenir bredouille,
des silences pleins les poches,
les yeux éblouis,
des éclats d'étoile au bout des doigts.

Parcourir
les champs du ciel
à grandes enjambées,
la tête vide
le cœur plein.
Se poser près d'un nuage,
s'en vêtir d'un geste vif.
Ecouter
le récit d'une pluie d'été.

Ces poèmes sont extraits de livres d'artiste conçus et réalisés par [Klasien Boulloud](#), plasticienne.

Benoît Lepecq

Je te regarde

à mon père

Il y a des êtres qui, sentant leur mort venir, veulent qu'on les laisse seuls. Qui, d'ailleurs, ne désire-t-il pas, au rendez-vous inaugural ou fatidique, l'être ? Le délai avant le passage de « l'autre côté », selon la maladie du malade, peut être, selon les cas, plus ou moins long entre l'annonce de l'arrêt de mort programmée et sa résolution. Concernant mon père, j'ai assisté, impuissant, à cette période durant laquelle il perdit graduellement ses forces en essayant, tant bien que mal, de donner le change à sa famille par le port d'un masque digne mais crispé. C'était le voir dans la détresse qu'il ne supportait pas et je me sentis souvent dans la posture de l'observateur gênant. On ne sait jamais vraiment comment se comporter vis-à-vis d'un être en partance et les rares moments de connivence, au-delà de la souffrance ou du silence, valent de l'or. C'est ce sentiment de complétude avec mon père, si rarement atteint de son vivant, que j'ai essayé, tant bien que mal et avec les yeux du souvenir, de rappeler à moi.

Tu te lèves de plus en plus tôt, rapport à une échéance de vie qui tomberait bientôt, rapport à la mort imminente que tu ignores, comme quelqu'un savourant les dernières journées qui s'annoncent d'une existence qui fila et n'eut pas grand sens, au regard de cette lucarne dans laquelle, réveillé depuis cinq heures du matin, défilent des images ineptes, dont la succession te maintient hors d'état réel de songer que c'est presque la fin. Et moi, qui t'entends descendre les escaliers pour rejoindre ton tranquilisant télévisuel, je songe à ton corps qui, lesté de chimiothérapies, a fini par devenir lourd d'aveu : la maladie t'a rendu quasi muet et le son qui s'échappe du téléviseur est comme le grésillement lointain de ta conscience.

L'aube est presque là. Comme quelque chose qui s'annonce. Comme une infinie possibilité de goûter à l'éveil des choses. Un oiseau siffle à l'extérieur. Il trace l'azur de son sillon aérien. Tout s'enfuit, tout revient. Sur le balcon, près de la salle à manger où tu te trouves, des mésanges stationnent quelquefois. Elles font un arrêt, comme nous, en ce bas-monde. Ton ventre reste le meilleur indicateur de tes émotions. Depuis l'opération, il n'est plus la caisse de résonance de ce qu'on lui connaissait. Ta sauvagerie s'est apaisée. Le grand fauve s'est tu. Le soleil léonin sera voilé. Sa crinière est tombée. La chambre implantable sur ta poitrine. Le magazine des programmes télé. Les fleurs du papier peint.

Que t'apprendrais-je ? Que la vie est belle ? Qu'on peut la recommencer n'importe quand ? Que laisser derrière soi femme et enfants est, à tout moment,

possible ? Le bilan de ta vie siège dans ce fauteuil élimé aux accoudoirs. Ce qui se joue dans ton ventre le dispute entre la tumeur et sa caresse. On dirait que tu attends qu'on vienne te chercher, mais, comme tu ne parles pas, on te laisse à ce rituel particulier dont tu nous exclus, regarder les émissions au point du jour, comme si elles ne concernaient que toi parmi des milliers de téléspectateurs, encore endormis, encore dormants.

Les êtres chers finissent par disparaître de ta tête. Du moins le pense-t-on, à la manière dont ta solitude indéchiffrable nous met à l'écart de toi. Tu veux simplement qu'on te foute la paix, pour avoir trimé comme un damné toute ta vie et avoir été terrassé par le bruit continu des rails de chemin de fer qui te conduisaient au logis après le boulot, telle l'exécution du plan d'abrutissement ordinaire d'un salarié de banlieue. Que s'y passe-t-il, dans ton cerveau ? Peut-être que moi, ton fils, j'y apparais en substance, vidé de toute mon arrogance, de mon Œdipe, de mes reproches imbéciles. Je ne crie plus enfin, je ne suis plus un bébé à langer, j'ai grandi, tu vas partir. Et entre moi, à l'étage, dans cette chambre pulsatile qui bat à l'écoute du téléviseur que tu regardes et toi, assis sur ton séant, en bas, il y a comme un lien indicible qui ne se laisse pas expliquer.

Tu faiblis gravement, et, lors des réunions de famille qu'il te reste à supporter, tu quittes la table et vas t'asseoir, sur ce même fauteuil. Des aurores aux crépuscules, tu comprimes le temps restant pour en profiter du mieux que tu puisses. Après tout, tu n'es pas avare d'espérance, quoi que les médecins disent. Pas économe d'espoir, même si le cancer a progressé. C'est une histoire entre toi et on ne sait quoi, subsister. Les vivants et les morts se saluent depuis l'éternité dans cet intervalle de temps qu'on nomme « l'existence ». Tu te raccroches aux parenthèses. Tu en embrasses les guillemets. Tu donnerais même ton petit-déjeuner si on pouvait te faire la grâce des fautes d'orthographe dans le salut qui en procède.

C'est le moment du solde de tout compte. Cela fait peur, quand on y pense. Il faut remettre les dettes. La musique du jugement dernier n'est pas celle que tu te figurais. Nul grand-orgue, nul tambour. La trompette porte la sourdine du matin étouffé. Personne n'est encore levé chez toi. La vie s'écoule et tu t'apprêtes à manquer à l'appel. Tu tiens dans ta main la télécommande qui te fait t'effacer sur le réseau de tes propres chaînes. Que diffuse-t-on ? Cela n'a plus d'importance. L'histoire d'un homme qui passa, avec des idées en tête et un cœur pour aimer. Qu'en fit-il ? Des confettis pour le destin. Autrefois, au-dessus de toi, entourant le lustre-plafonnier, des serpents disaient les lendemains de fêtes.

Tu vas manger sans appétit, tu te rendormiras sans âme. Ta femme n'aura jamais cessé de croire en toi. Elle est au premier, semblant dormir. En réalité, elle te guide dans le moindre de tes pas comme on évite que son bébé ne vacille quand il apprend à marcher. Du traitement médicamenteux au verre qu'elle te

tend pour le boire, de l'attention qu'elle aura pour tes couvertures à la petite cuillère dans ton café, elle témoigne d'une infinie patience qui ne s'est jamais démentie. Vous pourriez former un phalanstère, bien loin du jour et de ses tracasseries. Une abbaye d'où naquirent deux enfants. Un couple, une paire de gosses. Une famille. Quatre cœurs en un. Ou ce dont tu aurais rêvé. On ne sait pas ton point de vue là-dessus. Tu caches tes secrets. Tu les as toujours cachés. Nous ne demandions pas à les percer. Peut-être en savons-nous trop. Nul juge n'existe pour trancher. Ou tu converses avec lui. Dans le silence évocateur qui émane de ton regard. Que des images plus liquides les unes que les autres lavent.

Tu sors très rarement. Tu tires le nectar des instants ultimes. Sans t'effondrer, heureusement. Par fierté. Tu ne veux ni montrer de toi une image dégradée ni t'avouer vaincu. Probablement, ce refus accélère la profusion des métastases. Qu'est-ce que j'en sais ? Je ne suis, après tout, que le témoin auditif de ton silence, à l'étage, un étage plus haut. Je ne dors pas, et t'écoute te laisser absorber par cette lucarne de l'enfer. Tu y entres corps et âme, et c'est peut-être ça, le châtiment. Quelles fautes ? Je ne peux pas les expier à ta place, je m'occupe sagement des miennes. Je couve ce conflit de générations qui nous éloigna, ces paroles bienfaites jamais dites, ces scrupules de ne t'avoir pas assez aimé. Il y eut des moments merveilleux, aussi. C'est peut-être encore grâce à leur souvenir que tu tiens.

Tu ne vas plus partir. On va organiser la marche du monde autour de toi. La moindre décision prise au sommet de l'état te sera communiquée ainsi que la moindre mort d'un moineau de passage. Tu vas devenir le centre de tout ! J'aimerais te consoler avec cette pensée, mais je la rumine bêtement, séparé de toi par un étage. Comme si on commençait la descente de ton dernier refuge, en terre, un escalier entre nous. C'est stupide de songer à la mort car elle ne nous rêve pas. C'est la pendule du salon, qui nous rêve. Le cache-radiateur. Le canapé d'angle. Les petits napperons de maman. La télé. Je ne sais même pas si tu l'as allumée. Je n'entends guère plus que son mirage éteint. Tu te serais assoupi ? Ces jours de désolation, le mieux est encore de se recueillir en soi, à son insu.

Qui sait aimer sait pardonner, on dit ça. Je m'apprête à concevoir ta dépouille sur un lit d'hôpital, au bloc de réanimation. Cela n'empêchera pas aux jours de se lever, au soleil de luire, à de certains voiles nuageux d'envelopper nos pseudo-raisons de continuer. Nul adjectif ne qualifie la façon dont les vivants vécut. Ce qu'on dit d'eux dans les cérémonies d'enterrement a pourtant le mérite d'être émouvant. Mais jamais sur la feuille qu'on lit comme un hommage testamentaire. Dans l'accident d'un sanglot échappé par mégarde. « Il vécut comme il est mort ». Tout cela n'a pas de sens. Il est dans nos cœurs comme il est présent, c'est préférable. Mais qui se soucie encore de lui laver son linge ? Ses affaires sont restées dans l'armoire. Pliées, repassées.

Page 99, journal d'un lecteur

Jean Perguet

Le temps retrouvé

Jean Perguet, en compagnie de Marcel Proust, Amélie Nothomb, Jean Teulé, Pierre Ducrozet, Don DeLillo, Marie Darrieussecq.

Si personne n'avait fait référence à **À la recherche du temps perdu** d'un air entendu, si l'énorme pavé blanc et rouge écarlate publié chez Quarto Gallimard n'avait trôné depuis des années, arrogant, sur la plus haute des étagères de ma bibliothèque — vois-tu, tu m'as acheté impulsivement, avec gourmandise, mais tu renonces toujours devant le temps disponible que j'exige de toi ! — si je n'avais tant de fois entendu citer la madeleine sans jamais l'avoir goûtée, j'aurais peut-être parcouru la page 99 avant de te choisir, et je serais irrémédiablement tombé sous le charme d'« *Alors, comme s'il l'avait sortie de la poche de son veston avec sa clef, il nous montrait debout devant nous la petite porte de derrière de notre jardin qui était venue avec le coin de la rue du Saint-Esprit nous attendre au bout de ces chemins inconnus. [...] Et à partir de cet instant, je n'avais plus un seul pas à faire, le sol marchait pour moi dans ce jardin où depuis si longtemps mes actes avaient cessé d'être accompagnés d'attention volontaire : l'Habitude venait de me prendre dans ses bras et me portait jusqu'à mon lit comme un petit enfant* », et j'aurais alors impatientement voulu débusquer ce qui, après « *Longtemps, je me suis couché de bonne heure* », devenu un cliché littéraire, allait venir à moi, dans ce temps enfin infini puisque libéré des contraintes du salariat, et ce que cette œuvre évoquera pour le lecteur qui peut enfin se laisser porter par ces récits du quotidien sans l'empressement de finir.

Se pose aussitôt un dilemme. Dois-je vivre cette lecture comme une « résidence » ? Dois-je m'enfermer avec **Marcel Proust** et lire cela d'une traite, réservant tous mes temps de lecture à *La Recherche* en m'interdisant les tentations, les dispersions d'une rentrée littéraire d'automne ? De toute façon, à moins de m'isoler comme un ermite, je ne pourrais éviter de basculer d'un siècle chaque jour (*La Recherche* a été publiée entre 1913 et 1927) car il n'est pas question que je cesse de lire les chroniques de notre temps en gelant mon abonnement au *Monde* et en ratant les *Débats* et *Analyses* qui illustrent et décodent, entre autres, les contemporaines ruptures sociales et technologiques auxquelles nous sommes confrontés. Par exemple, à cet instant précis, j'écris avec un stylo électronique sur ma tablette. Les algorithmes d'Analyse Sémantique déchiffrent, presque sans erreur, mon écriture naturellement chaotique et s'adaptent à la volée, transposant mes pattes de mouche et coquilles, mes formules parfois elliptiques, en phrases étonnamment pertinentes, me libérant enfin du carcan du clavier. Mais dois-je craindre aussi l'intelligence de ces

algorithmes qui deviennent si efficaces que la grande majorité d'entre nous n'aura plus besoin de savoir lire, de se documenter et même écrire puisqu'ils nous parleront ou nous interpellent — comme nous ne savons déjà plus calculer — et que l'on ne pratiquera plus ces disciplines intellectuelles que dans des clubs équivalents aux cercles de Scrabble ou aux cafés-tricot d'aujourd'hui¹.

Décision prise. Je m'accorderai donc des escapades contemporaines. D'ailleurs, sans cela, comment pourrais-je nourrir mon journal, au risque de ne pouvoir alors qu'écrire une mauvaise thèse sur Marcel Proust ? Mais pas n'importe quelle nourriture digressive. J'ai fait une sélection des nombreuses fictions qui puisent leur sujet dans les révolutions technologiques et biologiques, celles qui fascinent ou inquiètent écrivains, chroniqueurs et essayistes, les écartelant entre jubilation prospective et lancement d'alerte : Don DeLillo, Pierre Ducrozet, Marie Darrieussecq² ; au menu : finance, informatique et génétique, clones et robots, transhumanisme, intelligence artificielle...

Proust au réveil, les autres au coucher. Réveil en 1918, coucher en 2018 ! Avec heureusement une journée d'activité entre deux lectures pour éviter de digérer un millefeuille littéraire qui pourrait ressembler à ceci (lectures du jeudi 16 novembre) :

« Mme Verdurin, voyant que Swann était à deux pas, prit cette expression où le désir de faire taire celui qui parle et de garder un air innocent aux yeux de celui qui entend, se neutralise en une nullité intense du regard, où l'immobile signe d'intelligence du complice se dissimule sous les sourires de l'ingénu et qui enfin, commune à tous ceux qui s'aperçoivent d'une gaffe, la révèle instantanément sinon à ceux qui la font, du moins à celui qui en est l'objet³, [puis elle] *ouvrit les yeux* et parut regarder *à travers* de lui, en parlant tout doucement, et il commença à se la représenter à califourchon sur son torse au début de la nuit, à la lueur des bougies, non dans quelque accès de sexualité ou de sorcellerie mais pour lui parler dans son sommeil irrégulier, pour troubler ses rêves avec ses théories... Où était sa vie ? *Que faisait-elle quand elle rentrait chez elle ? Qui était là à part le chat ? Il pensait qu'elle devait avoir un chat.*⁴ »

Mélange hallucinatoire à base d'un Proust, qui joue simplement de toute la souplesse du vocabulaire et de toutes les variantes syntaxiques pour me fondre dans un monde qui se voulait fermé et lisse, et d'un Don DeLillo qui use, et abuse parfois, de situations inattendues, farfelues, cruelles ou scabreuses pour dénoncer cosmopolitisme et ploutocratie.

Marcel Proust le matin, c'est parfait. Tout y est en profondeur, en subtilité, en nuance. Une vraie lecture de réveil fluide et attentive. Lecture de l'œuvre d'un

¹ Rassurons-nous : en 2017, 89% de Français de plus de 15 ans ont lu au moins un livre et 25% plus de vingt. Source : Salon du Livre, Ministère de la Culture, mars 2018.

² J'aurais pu aussi sélectionner Yuval Noah Harari (*Une brève histoire de l'avenir*, Albin Michel, 2017), Frédéric Beigbeder (*Une vie sans fin*, Grasset, 2018) et Jacques Attali (*Meurtres, en toute intelligence*, Fayard, 2018), chronique acide ou polar traitant des mêmes sujets.

³ À la recherche du temps perdu, *Un amour de Swann*, de Marcel Proust, Gallimard, Quarto, 2013.

⁴ *Cosmopolis*, de Don DeLillo, traduit de l'américain par Marianne Véron, Actes Sud, 2003.

homme mûr, témoin de son temps, qui me passionne aujourd'hui sûrement plus qu'elle ne l'aurait fait autrefois, tant elle remue mon vécu d'adulte, bien que j'aie eu le témoignage inverse de Laurent, un lecteur de la bibliothèque, qui a dévoré toute *La Recherche* en classe de terminale grâce à l'enthousiasme d'un professeur.

Actions ténues mais observations sensibles, émouvantes ou comiques. J'ai toujours en mémoire un passage qui illustre parfaitement comment Proust maîtrise l'alchimie délicate du récit et des sentiments : le retour d'une promenade dans la calèche du docteur, quatre pages — que je vous invite à relire — où, au trot d'un cheval, trois clochers vont apparaître, s'aligner puis disparaître dans l'obscurité du soir. « *Sans me dire que ce qui était caché derrière les clochers de Martinville devait être quelque chose d'analogue à une jolie phrase [...] demandant un crayon et du papier au docteur, je composais [...] [puis quand] j'eus fini de l'écrire, je me trouvais si heureux, je sentais qu'elle m'avait si parfaitement débarrassé de ces clochers et de ce qu'ils cachaient derrière eux, que comme si j'avais été moi-même une poule et si je venais de pondre un œuf, je me mis à chanter à tue-tête.*⁵ » Ainsi naquit l'écrivain. Un alchimiste que je jalouse, que j'invoque quand je peine à écrire parce que je m'enlise dans la narration.

27 octobre. Dans une longue interview dans le journal allemand *Der Spiegel*⁶, Michel Houellebecq affirme : « *Ce qui est amusant avec Proust, c'est qu'on cite toujours les mêmes passages, son analyse effroyablement méchante et raffinée de la comédie mondaine. Peut-être accordait-il plus de prix à ses considérations sur la toponymie des villages français, ou à son analyse des mécanismes de la jalousie ; mais non, ce qui plaît aux gens, ce sont les dîners chez les duchesses ; et à moi aussi d'ailleurs.* » Suis-je comme tout le monde ? Est-ce que *Un amour de Swann* n'est que la respectable version littéraire d'un article de *Closer* ? Si comme Houellebecq je ne dédaigne pas ces longues observations de soirées mondaines — au moment de la parution de l'article j'étais avec Swann chez Madame de Saint-Euverte en compagnie de la Princesse des Laumes — c'est qu'elles ne sont prétextes qu'à de savoureux portraits où situations, gestes, regards, dits et non-dits, gradués fidèlement de la bienveillance jusqu'à l'ironie, sont d'une acuité exceptionnelle. Je suis fasciné par ce paparazzi omniscient qui pénètre une intimité ou révèle un caractère par un regard, un geste ou une attitude. « *Pour montrer qu'elle ne cherchait pas à faire sentir dans un salon, où elle ne venait que par condescendance, la supériorité de son rang, elle était entrée en effaçant les épaules là même où il n'y avait aucune foule à fendre et personne à laisser passer...* » ou ce philosophe qui se fend d'une maxime, « *[elle faisait] partie d'une de ces deux moitiés de l'humanité chez qui la curiosité qu'a l'autre moitié pour les êtres qu'elle ne connaît pas est remplacée par l'intérêt pour les êtres qu'elle connaît.* »

⁵ À la recherche du temps perdu, *Du côté de chez Swann, Combray*, de Marcel Proust, Gallimard, Quarto, 2013.

⁶ *Der Spiegel*. 27 octobre 2017.

Et le soir même, loin de la jalousie malade de Swann et de l'indifférence mondaine et innocente d'Odette, je plongeais dans un court récit, un précis psychiatrique à lire d'une seule traite glaciale, **Frappe-toi le cœur**⁷ où d'une écriture presque glaciale, volontairement sèche, **Amélie Nothomb** dissèque à son tour d'autres expressions de la jalousie, la transformation du cruel narcissisme d'une jeune femme, Marie, en nocive jalousie à l'encontre de son ravissant bébé, Diane. «*Il y avait une joie encore beaucoup plus puissante : il s'agissait de susciter la jalousie des autres. Quand Marie voyait les filles la regarder avec cette envie douloureuse, elle jouissait de leur supplice au point d'en avoir la bouche sèche.*» Saut d'un siècle, changement de style et de ton, passage de la mondanité hypocrite des notables du XX^e siècle de Proust à l'ascension égoïste des commerçants et mandarins de notre XXI^e siècle.

6 décembre soir. Chantal, ma compagne, me suggère, alors que j'étais à peine rasséréiné par la résilience de Diane, de lire, tout aussi expressément, bien qu'il ne fût pas dans mon programme, **Mangez-le si vous voulez**⁸ de **Jean Teulé**. Récit, tantôt brut, tantôt sordidement baroque, de l'abominable lynchage d'un gentil innocent par des villageois subitement rendus fous par la crainte d'un ennemi imaginaire, la haine de l'étranger, le Prussien, et la dévotion envers un autocrate, Napoléon III. Alors que je me demandais s'il était vraiment utile de développer sur 120 pages ce morbide et honteux fait divers — contemporain de la naissance de Proust, d'où mon entorse à la règle —, s'il était digne de l'avoir lu jusqu'au bout, je tombe, estomac noué, colère impuissante ravalée, sur trois colonnes du journal *Le Monde*, «*En Syrie, le viol était le maître mot*»⁹, le témoignage d'Hasna Al-Hariri, le calvaire des femmes syriennes, la perte des leurs, l'emprisonnement, les tortures et le viol, et, si elles en ressortent vivantes, le bannissement de leurs propres familles. Face à la fiction et à la réalité, à la mémoire et à l'actualité, à la révolte et à l'indifférence, au déni, quel est le pouvoir de l'auteur ? Quelle est la posture du lecteur ?

Dès le lendemain matin, je recherchais une lecture reposée, un temps serein, une oasis à *l'ombre des jeunes filles en fleur*. D'où vient mon plaisir de lecteur ? Est-ce démodé, anachronique, que je me délecte en écoutant le phrasé, que je savoure le désuet, «*J'aimerais mieux ne pas y aller, si cela doit vous affliger [...]*» que je souris des inattendues comparaisons, «*elle allait elle-même aux Halles se faire donner les plus beaux carrés de romsteck [...], comme Michel-Ange passant huit mois dans les montagnes de Carrare à choisir les blocs de marbre les plus parfaits*», que j'écoute la préciosité surannée des bavardages de salon, «*En revanche il n'hésita pas à féliciter mon père de la "composition" de son portefeuille "d'un goût très sûr, très délicat, très fin". On aurait dit qu'il attribuait aux relations des valeurs de bourse entre elles, et même aux valeurs de bourse en elles-mêmes, quelque chose comme un mérite esthétique.*»

⁷ *Frappe-toi le cœur*, d'Amélie Nothomb, Albin Michel, 2017.

⁸ *Mangez-le si vous voulez*, de Jean Teulé, Julliard, 2009.

⁹ *Le Monde* du 6 décembre 2017 – Article de Annick Coguean.

Lecture anachronique. Mais non. Si contemporaine, car le même jour je lisais dans *Le Monde* un sujet¹⁰ qui a dû à son tour alimenter les discussions de pause-café, « [...] Prenons l'exemple du bitcoin [...] des cryptomonnaies [qui] sont le résultat d'une [passionnante] pensée libertarienne et un peu anarchiste [...] ».

Mais je m'égarer. Ou plutôt l'évidente contemporanéité des scènes proustiennes m'éloigne de mon projet initial et la place manquera bientôt dans les quelques feuillets dont je dispose pour y relater mes lectures des chimères du XXI^e siècle.

Intelligence artificielle et homme augmenté : Supposons que vous soyez un peu dépassé, que vous soyez toujours en retard d'une vague technologique, que, à peine dompté le premier ordinateur, vous ayez eu du mal à tisser la Toile, puis que vous soyez perdu dans Le Nuage, ou que pour vous Cellule ne rime pas avec Souche, bref que vous soyez un peu dépassé (ou même que vous ne le soyez pas) ; supposons que, pour rattraper ce retard, il vous soit impossible de lire tous les indigestes « *machin-pour-les-nuls* » ; mais supposons que vous aimiez le dépaysement, les grands espaces, l'aventure, l'action, le suspense, la poésie, l'amour, la diversité d'écriture, bref tout ce qui fait un magnifique roman épique, ***L'invention des corps***¹¹ de **Pierre Ducrozet** est pour vous. Solidaire d'Álvaro, poignant migrant et geek, et d'Adèle, brillante scientifique, j'ai exploré les réseaux du World Wide Web et les cellules du corps humain, j'ai tremblé devant les rêves fous des transhumanistes. Et, tour de force, porté par le récit, Pierre Ducrozet m'a limpide fait comprendre (et parfois découvrir) cinquante ans d'inventions technologiques et côtoyer leurs géniaux-cynico-démagogs inventeurs (car les protagonistes sont souvent bien réels). J'ai tellement été conquis par ce livre, qu'à peine lu, je l'ai offert à mes enfants comme un très utile roman d'aventures, comme je l'avais fait autrefois pour quelques Jules Verne.

Cryogénie et immortalité : **Zero K**¹² de **Don DeLillo** a été la plus proustienne de mes lectures. Proust aurait apprécié cette immersion dans un étrange et ultime salon, un centre aseptisé de cryosuspension¹³ — car il s'agit bien, à 130° au-dessous de zéro, d'une suspension entre temps perdu et temps futur — où, accompagnant un être cher se faire congeler pour ressusciter un jour probable, il aurait décortiqué les arguments des promoteurs, « *Sommes-nous en train de simuler la fin pour l'étudier, voire y survivre ? Sommes-nous en train d'adapter l'avenir pour l'intégrer dans notre cadre immédiat ? Viendra un jour où la mort sera inacceptable, même si la vie sur la planète est de plus en plus précaire* » et se serait longuement interrogé, lui qui aimait tant ses parents, « *me voici confronté à la mort d'une femme que j'admire et à la mort affreusement prématurée de l'homme qu'elle aime, qui se trouve être mon père. Et moi dans tout ça ?* ».

¹⁰ « La bourse de Chicago institutionnalise le bitcoin », par Arnaud Leparmentier, *Le Monde* du 11 décembre 2017.

¹¹ *L'invention des corps*, de Pierre Ducrozet, Actes Sud, 2017.

¹² *Zero K*, de Don DeLillo, Actes Sud, 2017.

¹³ Ou cryoconservation. Services préventifs pre-mortem proposés aujourd'hui aux États-Unis et en Russie. À noter que la vie en EHPAD, le suicide assisté ou la cryoconservation, trois options radicalement différentes de la fin de vie — ou d'espérance de vie pour la dernière — sont budgétairement équivalentes !

Don DeLillo, comme Proust l'aurait fait, prend le temps de contextualiser, d'observer, puis de tirer le fil, conscient et inconscient, de cette chimère: presque mourir, volontairement, pour renaître. Mais alerte : « *N'avez-vous pas ressenti cela ? La perte d'autonomie, l'impression d'être rendus virtuels. [...] Ne vous arrive-t-il pas de vous sentir désincarnés ? [...] Tous ces capteurs, dans les pièces, qui vous observent, vous écoutent, surveillent vos habitudes, évaluent votre potentiel. Toutes ces données connectées destinées à vous incorporer dans les mégadonnées. Y a-t-il quelque chose qui vous mette mal à l'aise ? Pensez au technovirus, à la panne générale des systèmes, à l'implosion mondiale ? Ou est-ce plus personnel ? Vous sentez-vous précipités dans une atroce panique numérique qui est partout et nulle part ?* »

Zéro K mais pas Zéro risque ! Faut-il donc renoncer à l'éternité ?

Réparation : C'est une approche très différente de notre présent et de notre futur que **Marie Darrieussecq**, dans ***Notre vie dans les forêts***¹⁴, romance.

Si, de tous les livres sur les chimères du XXI^e siècle, c'est celui qui m'a touché le plus, peut-être parce qu'il est le moins technophile et le plus suggestif, je ne vous en dirai pourtant pas plus, bien que cela me démange. Je lis souvent la quatrième de couverture. C'est ce que j'ai fait... à tort. Cinq lignes seulement et c'était déjà trop d'indices. C'est un livre dans lequel j'aurais dû me jeter sans idée préconçue pour me laisser guider dans les forêts, m'y perdre et me faire surprendre.

Alors, chut ! Je me tais.

¹⁴ *Notre vie dans les forêts*, de Marie Darrieussecq, P.O.L., 2017.

Notes de lecture

Par Marie-France Le Cabellec

Au gré des jours, de Françoise Héritier, éditions Odile Jacob, 2017

Dans son dernier livre *Au gré des jours* paru peu de temps avant sa mort, Françoise Héritier nous livre une suite à sa précédente publication de 2012 *Le sel de la vie* qu'elle nomme « *fantaisie* ». Elle continue de recenser les petits faits, les sensations, les émotions, ces « *imperceptibles petits riens* » qui donnent du goût à la vie, et font qu'elle est belle. Françoise Héritier, anthropologue, était professeur honoraire au Collège de France où elle a succédé à Claude Lévi-Strauss.

La première partie de son livre appelée *De bric et de broc* poursuit la liste de ses souvenirs. Cet *inventaire à la Prévert* est le support de la construction de son identité, de son existence. « *Quelque chose s'est passé dans mon enfance qui m'a donné une forme de solidité [...] avoir connu un peu la brûlure de la faim pendant l'exode de 1940* ». Pêle-mêle, les souvenirs de sa vie défilent : l'enfance, les affects, les sensations, les odeurs... « *Retrouver, ravie, les moyens mnémotechniques d'autrefois : mais où est donc ornicar (mais, ou, et, donc, or, ni, car), conserver tel un trésor une boîte de plumes Sergent Major, aimer le contact du velours ras, des pêches duveteuses, ainsi que l'odeur de tabac blond de certaines vestes d'homme en tweed, ressentir la douceur fanée d'une vieille maison, apprécier le braiement teigneux des ânes, regretter le son des cloches à la volée associé au temps pascal [...]* ». Pleines de sensibilité, des références cinématographiques, musicales, littéraires, de peinture émaillent également son inventaire : « *porter au pinacle la présence physique terrassante de Robert Mitchum, se souvenir de l'émoi tendre avec lequel on lisait les Notes de chevet de Sei Shônagon, contempler extatiquement le Chardonneret minuscule enchaîné tout seul [...] au musée* ». A travers ces « *petits riens* » écrits dans un style précis et économe – différent de celui utilisé dans ses publications d'anthropologie – se dessine le portrait d'une femme sensible, sensuelle, libre, engagée, féministe, aimant les mots et la vie.

La deuxième partie *Façonnages*, différente, donne des indications sur elle-même, ses rencontres, son parcours, ses pensées. Elle présente sous forme imagée comment l'énumération de ses souvenirs de la première partie, a servi de support à l'élaboration de son existence. L'auteure raconte, parfois de façon comique, sa vie professionnelle atypique, fortement influencée par Claude Lévi-Strauss. Sans jamais chercher à « faire carrière », elle lui voue un profond respect, et en livre un savoureux portrait : « *avoir révééré et aimé cet homme au sage regard d'éléphante matriarche surtout de profil et qui ressemblait aussi*

parfois [...] à l'illustre Groucho Marx ». Elle termine la partie *Façonnages* par un merveilleux hommage à l'amitié « je ne recherche rien tant que cette simple amitié-là, sans arrière-pensées, sans ambiguïté, simplement parce que c'est nous et qu'on s'aime ».

Sa dernière phrase résonne comme un présage « *Fermez doucement la porte derrière vous* ».

Elle a laissé quelques pages vierges à la fin de son ouvrage invitant le lecteur à la quête des sensations constituant son identité.

Par Patrick Fourets

Le livre des nuits, de Sylvie Germain, éditions Gallimard, 1985

Victor-Flandrin Péniel, dit Nuit-d'Or-Gueule-de-loup, homme fantastique – tache d'or irise son œil gauche, transmise à toute sa descendance – traverse trois guerres entre 1870 et 1945, épouse quatre femmes, reçoit nombre d'enfants marqués par la gémellité et des destins incroyables.

L'auteure nous fait suivre sa marche de vie dictée par sa grand-mère – depuis les gens de l'eau vers les gens de la terre : « *La terre est vaste, et quelque part certainement existe un coin où tu pourras bâtir ta vie et ton bonheur. C'est [un] endroit [...] perdu au bout du monde dans l'indifférence et l'oubli, – sauf lorsque les maîtres des royaumes jouent à la guerre [...]* ».

En relisant ce roman, j'ai redécouvert la force des mots et des images présentes à chaque page du livre. La sixième nuit – l'épilogue – s'apparente à un poème en prose.

La construction de ce conte fantastique est rythmée par cinq « Nuits » : Nuit de l'eau – Nuit de la terre – Nuit des roses – Nuit du sang – Nuit des cendres – d'égale intensité dramatique, terrible, mais d'une richesse rare – ode à la vie renaissant sans cesse au malheur qu'elle procure. « *La terre lentement sortait de l'épuisement et des blessures que lui avaient procuré l'occupant, les troupeaux se reformaient, les moissons recommençaient [...]* ».

L'auteure exprime sa foi chrétienne sans dogmatisme, mais au niveau de l'humain ordinaire. Son roman est hors normes, allégorique autour de la famille Péniel, confrontée :

A l'eau des canaux « *à l'horizontale d'un monde arasé par la grisaille du ciel, – et recruté de silence.* »

A la terre demeurant – « *corps infiniment millénaire doué d'une force fantastique, prêt à poursuivre sans faillir ses cycles éternels.* »

A la guerre, « *qui ne cessait de faire retour, comme les moissons, les équinoxes ou les menstrues des femmes* ». « *Et pour l'honorer [...] on étendait des drapeaux aux fenêtres. [...] comme des beaux mouchoirs de fête. Mais ces grands mouchoirs à rayures devraient bientôt s'avouer insuffisants pour essuyer toutes les larmes et le sang versé.* »

L'écriture est très construite avec des accents baroques. L'imagination de l'auteure foisonnante nous met en situation de nous interroger sur :

Les drames de notre Histoire nationale : « *Je ne sais pas ce qui me fait le plus peur [...] Si c'est tuer ou mourir. [...] Là-bas, il y aura de vrais hommes devant nous [...] Que devient-on quand on a tué des hommes ?* ».

Les réactions humaines aux événements par exemple en rassemblant deux jumeaux – le mort et le survivant – en une seule personne désormais « Deux-frères ».

Sur le sens de la vie ressuscitant en permanence de sa fange pour offrir du bonheur simple.

« *Pour ces deux-là, devenus cendres, il devait retrouver Ruth, afin qu'en plus de leur propre amour ils vivent désormais l'amour que leurs enfants n'avaient pas eu le temps de vivre.* »

Hymne à la vie dans son théâtre de terre et d'eau, où l'humain passe puis transmet.

« *Mais le livre ne se refermait pas pour s'achever et se taire [...]*

Nuit-d'Ambre, était à son tour voué à lutter dans la nuit. Au mi-nuit de la Nuit. »

Ce premier roman est aussi et surtout un hymne à la littérature.

Son deuxième roman, *Nuit-d'Ambre* (Gallimard, 1987) vient prolonger *Le Livre des Nuits*. Son troisième roman, *Jours de colère* (Gallimard, 1989), a obtenu le prix Femina.

Ces trois ouvrages forment la pierre angulaire de la richesse littéraire de Sylvie Germain.

Par Patrick Fourets

Alma, de Jean-Marie Gustave Le Clézio, Gallimard, 2017

« *Je ne suis pas né dans ce pays, je n'y ai pas grandi, je n'en connais presque rien, et pourtant je sens en moi le poids de son histoire, la force de sa vie [...]. Avant même d'y avoir songé, j'avais déjà commencé le voyage.* »

Alma est la quête personnelle de Jean-Marie Gustave Le Clézio dont la famille bretonne a émigré à l'île Maurice au XVIII^{ème} siècle. C'est un récit à deux voix. Celle de Jérémie Felsen décidant d'aller à la rencontre de son passé, au prétexte de s'intéresser au destin du Dodo – l'étrange oiseau qui peuplait l'île à l'arrivée des premiers colons au XVII^{ème} siècle. Celle de Fe'sen Coup de ros, l'admirable hobo, Mauricien handicapé par la maladie qui le ronge.

Le double récit met en situation les deux îles Maurice antagonistes. Dans l'une – le paradis du commerce touristique – vit (ou survit ?) Kristal, une mineure prostituée. L'autre s'identifie à Aditi, fille de la forêt, ce qu'il en reste. Sa beauté

sauvage originelle ayant été saccagée par les planteurs de cannes à sucre – esclavagistes sans scrupule – venus faire fortune sur l'île. Leur premier crime sera l'extermination du Dodo.

Jérémie Felsen « *veu[t] voir toutes les traces, remonter à la source de toutes les histoires. Ce n'est pas facile [...] l'oubli a recouvert cette île, l'a enveloppée d'une membrane souple et laiteuse d'illusion.* »

La construction en fragments du roman donne à l'auteur toute la souplesse nécessaire pour nous faire parcourir l'île dans les pas de Jérémie ou du Dodo. Elle nous permet de changer de siècle, de continent. Elle éclaire sur la ruine ou la prospérité des colons, le sort des esclaves arrachés au continent africain, le cyclone d'argent et de pouvoir qui a dévasté les traditions locales.

Le langage créole, utilisé par séquences par J.M.G Le Clézio restitue toute la couleur de naïveté, de misère morale et physique du Dodo jusqu'à l'empathie pour sa vision de la vie.

La force du roman tient dans les mots choisis pour expliquer le destin de chaque personnage, dans la vérité de sa propre histoire. Chaque chapitre est une scène de théâtre où le lecteur est invité à s'interroger sans être influencé par le narrateur.

La richesse didactique se suffit à elle-même. L'île Maurice devient symbolique, d'une époque révolue ou du temps actuel. Chaque personne venant à la rencontre du lecteur expose sa destinée – fatalisme ou dynamisme ? La question se retourne sur lui et le renvoie à sa propre histoire. Ce n'est pas la moindre qualité de ce roman remarquable !

« Je suis venu à Maurice pour une autre quête que celle de l'oiseau disparu. Pour tenter d'assembler les morceaux, non pas pour comprendre, mais parce que sans cela il n'y a pas de paix ni de clarté, ça doit être une question d'équilibre. »

Par Patrick Guillard

Dans la lumière et les ombres : Darwin et le bouleversement du monde, de Jean-Claude Ameisen, éditions Fayard et Seuil, 2008

Darwin, vous connaissez de nom.

« OUI, l'origine des espèces ». Qui n'en a pas entendu parler ?

Mais l'homme Darwin, celui qui doutant de l'accueil fait à son ouvrage attendit plus de vingt ans, accumulant les exemples pour illustrer ses thèses et les rendre crédibles. Celui qui ne se résolut finalement à publier que parce qu'il se vit doublé par Alfred Russel Wallace... bientôt son ami. Celui qui dans ses carnets secrets s'effrayait à la réaction de sa femme s'il lui montrait les preuves de la non supériorité de l'homme, de l'inutilité de Dieu...

C'est de cet homme que Jean-Claude Ameisen nous parle. Mais pas seulement.

Le petit bout de la lorgnette ?

Marié à sa cousine Emma, une pieuse anglicane, Charles sait combien ses « hérésies » posent problème envers la foi. Or Darwin, de santé fragile, ne put accepter de s'opposer frontalement à sa femme qui craignait pour sa vie éternelle. C'est donc dans des carnets secrets qu'il fit part de ses scrupules. Vous savez les scrupules qui vous minent comme la petite pierre pointue qui se glisse entre la sandale et votre pied et qui perturbe votre progression.

Vous trouvez cette comparaison un peu hasardeuse, surfaite, frelatée ? C'est pourtant l'étymologie du mot scrupule (du latin *scrupulus*), la petite pierre que les soldats romains craignaient lors des marches. Notre naturaliste était un homme à scrupule. Je devrais écrire : **scrupules**. Car bien des freins le hantaient.

Et il essaya de parer, éviter par avance, toutes les controverses vingt ans durant. Il s'efforça de prouver que sa théorie était fautive pour l'éprouver. Aussi, en 1858, lorsqu'Alfred Russel Wallace voulut publier une spéculation semblable, il sut qu'il ne devait plus attendre. Ce fut donc ensemble, dans une présentation commune qu'ils firent connaître leurs théories.

Et dès 1859 parut *De l'origine des espèces*.

Un ample tableau largement brossé.

Donner des détails biographiques, faire entrer dans la vie de Darwin, est-ce n'envisager sa pensée que par le petit bout de la lorgnette ?

Jean-Claude Ameisen ne se contente pas de raconter l'homme et son œuvre dans son temps. Il brosse large et loin.

Et donne à voir les incidences de sa pensée, bien des années plus tard, jusqu'au « darwinisme social » et ses errements racistes, jusqu'aux interdictions d'enseigner le Darwinisme dans des états du sud des Etats-Unis, ... jusqu'aux cellules souches.

La science de maintenant.

Notices biographiques

Jean-Marc Baholet : né en 1969 à Poissy dans les Yvelines. Etudes de philosophie et ethnologie à l'Université Paris X Nanterre. Publication de poèmes pour la revue *Arpa* en 2003. Bibliothèque à la Cité des sciences et de l'industrie.

Hervé Duval : peindre, décider, douter avec pour but explorer le plus intime de soi. Trouver l'équilibre entre la maîtrise et le hasard pour être le premier surpris devant la toile achevée. Artiste atypique doué d'observation, il utilise aussi bien la plume de goéland que la ponceuse pour réaliser ses travaux.

Patrick Fourets : membre des *Chantiers d'écriture* créés par Gérard Noiret à la bibliothèque d'Achères. 5 nouvelles (concours *Première ligne*), un conte pour enfants, non publiés. A publié plusieurs textes dans la revue *incertain regard*.

Jean-Paul Gavard-Perret : né en 1947 à Chambéry, il est écrivain et critique d'art contemporain.

Martine Gouaux : née en 1947, une enfance en Afrique, des racines dans les Pyrénées Orientales, dites aussi Catalogne nord, une famille dans la région parisienne et l'aventure des *Chantiers d'écriture* animés par Gérard Noiret à la bibliothèque d'Achères.

Patrick Guillard :

- Vous avez déjà été pris par le charme d'un conte, d'un roman, d'un film ?

- Pareil pour moi : imaginez un jeune grand-père qui aimerait savoir raconter des histoires à son petit-fils. Il se prépare et ce n'est pas facile. Il essaye de mettre un mot à côté de l'autre parce que créer un univers et faire rêver un enfant c'est porteur d'avenir. Voilà toute l'histoire.

Claudine Guillemain : géologue, retraitée de l'Éducation Nationale depuis 2010, elle a pu apprécier le Maroc et ses habitants lors de voyages et séjours de plusieurs années et constate la dégradation de notre biosphère en danger. A la bibliothèque d'Achères, elle a participé à l'écriture de livres pauvres en 2017.

Alexis Hubert : né en 1991 à Rennes, il y écrit une thèse sur Bernard Noël. Publié dans quelques revues de poésie (*Résonance Générale*, *Paysages Ecrits*, *Remue.net*), il collabore également avec des peintres (Philippe Agostini, Max Partezana, Caroline François-Rubino) et des photographes (Adèle Nègre, Cédric Merland) sous la forme de livres pauvres.

Nicolas Jaen : né le 2 février 1981 à Toulon. Derniers ouvrages publiés : *Livre noir* (L'Atelier des Grames), *L'angeresse* (Le Frau), *Les poitrinaires* (Clapàs).

Marie-France Le Cabellec : membre du comité de rédaction d'*incertain regard*, contribue aux pages des *Chantiers d'écriture*, animés par Gérard Noiret.

Benoît Lepecq : auteur, acteur et metteur en scène. Il a fondé sa compagnie théâtrale et crée ses propres spectacles, publiés aux éditions de l'Amandier. Il est responsable du département art dramatique au conservatoire de Dunkerque. Au cinéma, il a travaillé avec Andrzej Zulawski, Jean-Paul Belmondo, Serge Moati, Marie-France Pisier...

Ronda Lewis : d'origine américaine, agrégée d'anglais, elle s'intéresse surtout à la poésie et à la nouvelle.

Gérard Leyzieux : né en 1953 à Rochefort-sur-Mer, écrit principalement de la poésie. Primé à plusieurs concours français et internationaux, publie ses textes dans des revues en France ainsi qu'à l'étranger. Il publie ses mots modelés à l'émotion dans la mobilité du son également dans différentes revues électroniques et contribue régulièrement à plusieurs sites littéraires.

Claude Lueziar : poète, romancier, nouvelliste, Claude Lueziar est un écrivain suisse d'expression française. Une cinquantaine d'ouvrages ont été édités, surtout à Paris. Son recueil *Furtive* a été primé par l'Académie française. Son site : www.claudelueziar.weebly.com

Hervé Martin : vit près de Rambouillet. Il a travaillé dans le secteur social en tant que Moniteur d'atelier au sein d'un ESAT. Publié dans différentes revues, il est l'auteur de plusieurs livres dont *Métamorphose du chemin* aux éditions Éclats d'encre. Son dernier recueil de nouvelles, *Dans la traversée du visage*, est paru en 2017 aux éditions du Cygne.

Michel-Ange Moukaga : né en 1984 à Paris, auteur-compositeur, vit un temps en Vendée où il développera sa sensibilité artistique. Membre du comité de lecture Short Édition, il écrit en tous genres de poésie et s'essaie depuis peu à la nouvelle littéraire. Membre de la Société des Poètes Français, a été publié récemment dans les revues : *Lichen*, *Florilège*, l'anthologie *Flammes Vives* 2017.

Thérèse Palou : née en 1951. Depuis 2000, a écrit des poèmes pour plus d'une vingtaine de livres d'artistes avec les plasticiennes Klasien Boulloud et Mija Allouche. Ces livres sont présentés à diverses manifestations (Marché de la Poésie, Pages, Délires de livres...). Elle aime aussi l'Image et présente lors d'expositions ses photographies sur le thème de la nature.

Jean Perguet : lecteur nomade, sa seule boussole est la curiosité. L'écriture n'est pour l'instant qu'un simple instantané de ses pensées ; la forme un plaisir qui peut être partagé.

Rosie Pinhas-Delpuech : née à Istanbul dans une famille où l'on parle le français (sa « langue père ») mais aussi l'allemand (langue de la mère, « greffe contre nature ») et le judéo-espagnol (langue « domestique »). Le turc est « la langue du dehors ». A dix-huit ans elle part faire des études en France, puis passe une douzaine d'années en Israël. Après avoir enseigné la littérature et la philosophie, elle s'établit définitivement à Paris où elle devient traductrice et écrivaine. Elle dirige la collection des lettres hébraïques aux éditions Actes Sud et enseigne à l'École de Traduction Littéraire.

Babak Sadeq Khandjani : né en 1981, a fait des études de littérature française et a commencé à apprendre la langue grecque en autodidacte. Il a traduit des poèmes pour différentes revues littéraires françaises et grecques, et également trois livres : *Le Loup* (Marcel Aymé, en persan), *Sur le quai/ Après la bataille*, (Denis Emorine, en grec) et *Les Murs de sable* (Chahab Mogharabin, en français).

Clément G. Second : a grandi au Maroc. Après cinquante années en France, vit en Espagne depuis 2007. A constamment écrit depuis l'adolescence : poèmes, nouvelles, théâtre, notes sur l'écriture. Plusieurs recueils en cours ou achevés, dont *Porteur Silence* paru en 2017 aux éditions Unicité. Publications dans *Le Capital des Mots*, *La Cause littéraire*, *Décharge...*

Anais Varlet : née en 1989, vit en France. Etudes de Philosophie et de Théologie à Lyon et à Toulouse. Quelques autres poèmes en cours de publication dans la revue *Lichen*.

Kéti Vassilakou : née à La Canée. A étudié l'archéologie à l'université d'Athènes et travaillé comme philologue dans l'enseignement secondaire. Elle vit à Athènes. En 2008, elle a fait ses premiers pas dans la littérature avec un recueil de nouvelles. Elle est l'auteure de quatre recueils de nouvelles et un recueil de poèmes.

Responsable de la publication :

Véronique Forensi

Réalisation :

Service Bibliothèque et service Communication
de la mairie d'Achères

Toutes les illustrations sont de Hervé Duval © H. Duval

L'exactitude des extraits cités par les auteurs est de leur responsabilité.
Les auteurs demeurent propriétaires de leurs textes.

ISSN 2105-0430

www.incertainregard.net

www.bibliotheque-acheres78.fr

I, place de la Jamais contente, 78260 Achères